

SALUT ! ÇA VA ?

*Douce
France*

Photo: Jean-Philippe Richard

Le magazine est publié avec le soutien de l'Ambassade de France en Russie et les Lions clubs de France « Sanary-sur-Mer Méditerranée », « Kochersberg » et « St Nazaire Loire »



Association des
enseignants
de français de la
région Amourskaya

**OCTOBRE
2020** № 3 (59)



ÉDITO / OLGA KUKHARENKO

Je t'ai connue bien avant que je ne t'aie vue, Douce France.

Jeune étudiante, d'abord à travers ta langue. Je l'apprenais dans des livres, de vieux manuels soviétiques, des romans classiques, des enregistrements des poèmes majeurs interprétés par les artistes français des années 60-70 et des chansons de Piaf ou Joe Dassin.

C'était quasiment les seuls accents français authentiques que j'avais un grand plaisir à écouter pour travailler la prononciation. Surprenant, mais ces enregistrements de très mauvaise qualité sur de grosses bobines magnétiques nous passionnaient beaucoup ! Bien que pour en profiter il fallait faire un grand effort ; nos enseignants nous obligeaient d'aller dans la salle de phonétique, prendre une bande nécessaire, s'appliquer pour l'installer comme il se doit dans l'appareil et après appuyer fort sur des boutons durs ayant perdu leur « couvercles » plastiques que nous remplacions par des bouts de papier pliés plusieurs fois pour ne pas blesser nos doigts.

Ces moments nous emportaient dans l'univers enchanteur de la langue française. Nous écoutions des dizaines de fois la prose et les poésies, les apprenions par cœur en imitant avec enthousiasme les artistes français dans chaque son, en respectant chaque pause, liaison ou enchaînement. Prévert, Verlaine, Musset, Anatole France... Ils nous collaient dans la mémoire à tel point que je peux vous les citer maintenant avec l'exactitude de l'original.

Nous chantions en cours de phonétique toujours les mêmes vieilles chansons, et ces cours ensorcelaient tant nos jeunes esprits insouciantes que je me vois toujours très bien un soir rentrant de la fac avec des copines, vociférant à tue-tête « Tombe la neige, tu ne viendras pas ce soir... », et rigolant à la vue des réactions stupéfaites des passants...

Un bonheur !

Je m'appliquais dans mes études ne pouvant guère réaliser que la France entraînait dans ma vie pour toujours...

Je travaillais depuis déjà sept ans comme professeur quand j'ai vu Paris pour la première fois en 2005. D'abord et avant tout – Paris et ses curiosités incontournables.

Par la suite, je revenais presque chaque année grâce aux bourses pour des stages et des formations en didactique de FLE. J'ai fait des recherches en sciences d'éducation à l'IUFM du Limousin et j'ai obtenu un diplôme en Master de l'Université d'Artois sans y jamais avoir mis de pieds.

Je revenais te revoir, Douce France, aussi pour me balader en vélo dans tes champs de coquelicot sur l'île d'Oléron, dans tes vignes de Provence, à Paris ou Nice, profiter des joies balnéaires de tes côtes maritimes, admirer tes plus beaux chevaux sur l'Hippodrome Pompadour,

manger des marrons chauds à Avignon, fêter un Noël en Alsace,

écouter des musiciens au marché de Limoges, apercevoir (de loin mais de mes propres yeux !) le Président de la France au défilé du 14 juillet,

découvrir le Béarn et croire les Béarnais que je suis au Paradis même de la Terre,

goûter des huîtres sur l'île de Noirmoutier,

me cacher comme jadis faisaient les maquisards à l'intérieur du plus vieux chêne de la forêt de Mervent,

observer la production du sel dans les marais salants en Vendée,

visiter le Parlement Européen à Strasbourg,

déguster des escargots à Dijon,

me lover dans un des fauteuils du grand hall de l'hôtel Negresco qu'un jour avait occupé Salvador Dali,

voir « La petite danseuse de Degas » à l'Opéra Garnier pour seulement 10 euros depuis « le poulailler » où il fallait non seulement tenir debout mais aussi s'incliner pour profiter du spectacle,

m'enfuir lors des explosions du gaz lacrymogène lancé par les « gilets jaunes » sur les Champs-Élysées,

connaître à ne jamais oublier la force glaciale du Mistral,

prendre un café avec Marc Levy sur la place Trocadéro,

me faire beaucoup d'amis français et francophones,

me sentir heureuse dans mon métier, dans ma vie !

Merci, Douce France, pour ta richesse historique et culturelle, pour ta langue la plus belle du monde, pour la diversité de tes magnifiques paysages, ta gastronomie exceptionnelle, pour ton art de vivre et tes gens si chaleureux !

Dans ce numéro, nos chers lecteurs, nous avons voulu vous parler de la France à travers une mosaïque de ses villes, ses traditions, son histoire... Quelle ambition que d'aborder un sujet quasiment inabordable pour une petite revue que la nôtre, diriez-vous ! Eh bien, nous l'osons grâce à nos amis correspondants l'aimant de tout cœur, la Douce France !

Salut ! Ça va ?

ISSN 2500-4069
Porté au registre du Service fédéral du contrôle dans le domaine de la communication, des technologies d'information et des médias de masse sous le numéro ПИ № ФС77-63908

№ 3 (59) Octobre 2020

Rédactrice en chef : Olga N. Kukharenko

Rédaction :
Anne-Marie Guido à Nantes
Irina Korneeva à Paris
Sébastien Cordrie à Rennes
Laëtitia Giorgis à Valence
Elena Seyitmedova à Tsiolkovski
Mise en page : Mikhail Kobzar à Moscou

Publié le 31 Octobre 2020
Imprimé à la SARL «Tipographia»
Adresse de l'imprimerie : 55, rue Politechnicheskaya, Blagovetchtchensk

Tirage 30 exemplaires 12+ Diffusé gratuitement

Fondateur : @Université pédagogique d'Etat de Blagovetchtchensk
Adresse de la rédaction et du fondateur : 104, rue Lénine, Blagovetchtchensk, région Amourskaya, 675000

Licence ЛП № 040326 délivrée le 19 décembre 1997

Maison d'édition de l'Université pédagogique d'Etat de Blagovetchtchensk

salutcava2004@gmail.com
aefra.wordpress.com/salut-ca-va/
facebook.com/salutcavablag





Haviland : l'or blanc de Limoges



**DARIA
TIKHOMIROVA**
Moscou (Russie)

Je ne pense pas que David Haviland pouvait s'imaginer au 19^{ème} siècle le nombre d'adorateurs de la porcelaine de Limoges qu'il allait y avoir en Russie deux siècles plus tard ! J'en fais sans doute partie, car mon petit-déjeuner n'est plus imaginable sans une petite tasse élégante de la collection Ritz Club ! Je suis sûre que dès le début du chemin cet homme d'affaires de grand talent rêvait de voir sa manufacture parmi les meilleurs porcelainiers du monde, fournissant les services de table aux plus grandes familles Royales et les chefs d'État, tels que l'Impératrice Eugénie, le président Jacques Chirac, le Prince Rainier de Monaco, ainsi que les présidents Roosevelt et Lincoln. Mais pouvait-il penser à une collectionneuse passionnée des tasses Haviland dans une ville lointaine d'Irkoutsk près du lac Baïkal ?

Je vous invite à découvrir l'univers de Haviland de 1842 à nos jours.

L'HISTOIRE DE HAVILAND

L'activité de fabrication de la porcelaine à Limoges est liée à la découverte essentielle en fin de 18^{ème} siècle à Limousin de deux minéraux : le kaolin et le quartz. Ces minéraux sont indispensables pour la fabrication des pâtes de porcelaine dure, mais translucide en même temps. Les kaolins de Limoges sont réputés pour leur blancheur et sont appelés à juste titre « l'or blanc ». Aujourd'hui ces minéraux continuent à être utilisés.

Il est très intéressant que la manufacture française Haviland soit née en 1842 de la volonté d'un entrepreneur américain David Haviland. Cet homme d'affaires était passionné par la porcelaine – en 1838 il avait déjà son entreprise d'importation de faïence et de porcelaine à New York. Il existe une belle histoire racontant qu'une dame a demandé David Haviland, qui avait la réputation d'un spécialiste-porcelainier, de lui trouver le remplacement de sa tasse cassée. Il s'agissait de la porcelaine de Limoges qu'on ne pouvait pas trouver aux États-Unis à l'époque. N'ayant pas envie de décevoir sa cliente, Monsieur Haviland a traversé l'Atlantique pour chercher la tasse demandée. C'est en France que Haviland a eu cette idée de créer sa propre production de porcelaine

de Limoges afin de pouvoir fabriquer et exporter ses produits sur le sol américain où il y avait une demande forte pour ce produit de qualité exceptionnelle.

C'est grâce à Haviland et son œil novateur que Limoges est devenue le centre mondial de la porcelaine. David Haviland était toujours en recherche de moyens pour perfectionner le processus de fabrication : il a inventé la technique de peinture à la main - l'enluminage, installé des machines révolutionnaires. En 1853 le gouvernement américain a reconnu son talent en lui décernant une médaille d'or à l'Exposition du Crystal Palace. En 1864



David Haviland

Collection "Ritz Impérial"



Haviland est reconnu la plus importante fabrique de porcelaine en France. Puis, en 1855 Haviland obtient une médaille d'argent à l'Exposition Universelle de Paris.

Au cours de son histoire la manufacture Haviland a connu de nombreuses étapes de développement et de transformation. Le fils de David Haviland, Théodore, a continué le projet de vie de son père : il a mis l'accent sur la création artistique et repoussé les limites du design. Théodore et puis son fils William ont établis des partenariats exclusifs avec de nombreux artistes, designers, peintres et sculpteurs comme Bracquemond, Bourdelle, Dammouse, Suzanne Lallique, Gauguin, Dufy, Sandoz, Kandinsky et Dali entre autres. Cela a contribué au renom et à l'histoire de Haviland. Depuis 1842, plus de 5000 décors ont été créés à la manufacture Haviland.

DECORS : DE L'HISTOIRE A NOS JOURS

Chaque collection de Haviland est une œuvre d'art. Derrière chaque décor il y a une histoire - du passé ou du présent. Par exemple, la collection historique « Impératrice Eugénie » porte le nom de l'épouse de Napoléon III. Léonce Ribière a dessiné spécialement pour l'impératrice Eugénie un motif avec ses violettes de Parme préférées. Dans le langage des fleurs, une violette symbolise la timidité, la modestie et la décence, en allusion à la petite corolle qui hésite apparemment à sortir de son nid de feuilles. L'impératrice Eugénie a beaucoup contribué à la vie culturelle de la Cour et de la France, ainsi qu'à la création du style Napoléon III. L'élève de Léonce Ribière - Lassère - a repris ce modèle afin de créer en 1967 le décor « Impératrice Eugénie » que nous connaissons

aujourd'hui.

L'assiette originale de ce décor fait toujours partie de la collection du musée de la porcelaine Haviland à Limoges.

La collection « Louveciennes » est une reproduction du service personnel de la reine Marie-Antoinette, l'épouse de Louis XVI. Ce décor a été créé par la manufacture de porcelaine de Sèvres à la fin du XVIIIe siècle, d'après les motifs des salles du Petit Trianon au château de Versailles. La manufacture Haviland a réalisé le décor Louveciennes pour la première fois en 1963, bien que le dessin à l'aquarelle du décor soit apparu en 1850. Ce décor historique est considéré comme l'une des plus belles et des plus prestigieuses collections de Haviland. La collection Louveciennes est une véritable star du cinéma et de la musique : elle apparaît non seulement dans les scènes du film « Les intouchables », mais aussi dans le fameux clip musical de Beyonce « Partition ».

Haviland a une belle collection de décors contemporains, comme



Collection "Matignon"

Hollywood, Souffle d'or, Infini, Illusion, Damassé, Belle Epoque. La collection « Hollywood » a été créée en collaboration avec un célèbre architecte d'intérieur américain Martyn Lawrence Bullard en 2015. Martyn a intégré les formes géométriques des années 60 et 70, qui sont associées à des motifs ethniques et ressemblent en même temps aux tatouages stylés de notre époque. Il dit que les intérieurs de l'élite hollywoodienne des années 40 lui ont été une très forte source d'inspiration.



Collection "Impératrice Eugénie"

PRODUCTION ET DECORATION

La porcelaine de Limoges est considérée bien plus dure que les autres. C'est grâce à une particularité très importante de kaolin : il subit une cuisson de 1400 °C. Cela la rend très solide à la sortie du four.

La plupart des décors sont faits en technique de chromolithographie. C'est une technique de décoration qui existe depuis plus de 100 ans. Elle implique l'utilisation de décalques - les pellicules décorées qui sont appliquées sur les assiettes avant la dernière cuisson qui dure 2 heures. L'étape finale de décoration est la finition d'un objet avec de l'or liquide de 24 carats ou de la platine. Cela demande des années de pratiques.

La manufacture Haviland produit aussi des collections prestigieuses avec des reliefs et des incrustations d'or et de platine. Ce sont de vraies œuvres d'art qui exigent plus de 11 étapes pour leur production.

La création de la porcelaine exige énormément de savoir-faire. Cela prend 15 ans pour devenir un bon émailleur et environs 3 ans pour une décalqueuse. Chez Haviland on dit que le savoir-faire est



Equipe ATVS Fashion Group

entre les mains des gens qui travaillent à la manufacture. C'est pour cela que l'aspect humain y est tant important aujourd'hui.

HAVILAND EN RUSSIE

Pour Tatiana Sibgatouline, la présidente d'une représentation officielle de la manufacture en Russie, Haviland est un des symboles de la vraie France qui s'en va : « Pour moi, Haviland est un laisser-passer dans le monde de la beauté, qui n'ouvre pas ses portes à tout le monde. C'est quelque chose d'exceptionnel ». Elle rajoute qu'aujourd'hui Haviland a de la chance, grâce à son propriétaire, de ne pas être en dépendance totale du marché, pour continuer à se développer dans la direction artistique.

Tatiana se souvient de la première pièce Haviland qui l'a fas-

cinée à « Dom Farfora », c'était le vase Serengetti. Elle se souvient aussi de sa première visite à la manufacture à Limoges : « L'impression la plus vive de cette visite est liée, à part de la production, à la visite au musée de Haviland. J'ai vu à quoi ressemblaient les décors qui sont produits aujourd'hui à l'échelle industrielle, lorsqu'ils ont été inventés pour la première fois. En touchant ces dessins, ces plats, en regardant tout cela, on touche l'histoire vivante, qui n'est pratiquement plus disponible ».

Il y a beaucoup de régions en Russie où l'on trouve du Haviland et des gens qui l'aiment de tout cœur. Par exemple, Svetlana d'Irkoutsk a déjà 5 décors dans sa petite collection, mais elle dit que ce n'est que le début ! Cette femme est la propriétaire d'un salon de beau-



Tatiana Sibgatulina, PDG de ATVS Fashion Group

té à Irkoutsk et l'un des thés sélectifs servi à ses clients, porte le nom de sa collection préférée : l'Impératrice Eugénie.

« Haviland c'est plus que de la vaisselle, de la porcelaine » dit-elle. « Chaque objet et chaque collection a sa propre histoire. De plus, tout est réalisé à la main, l'usine est très traditionnelle et ça m'attire énormément. J'ai été aussi surprise que les héritiers de Romanov aient également un service Haviland. Ce service a été réalisé sur mesure en honneur de l'anniversaire de la dynastie Romanov à l'occasion du bal du gouverneur à Irkoutsk ».

Je peux parler de Haviland pendant des heures et des heures, - chaque décor, même chaque forme a une histoire à raconter. La seule chose que j'ai envie d'ajouter, c'est que je me sens privilégiée de pouvoir travailler avec cette beauté au quotidien et d'en parler aux autres.

Mots-clés : Haviland, France, Russie, Limoges, porcelaine, vaisselle, histoire



Collection "Belle Epoque"

→ tikhomirova.daria@gmail.com



Collection "Ritz club"

Le Béret, symbole d'un pays et d'une région

Comme le dit la célèbre chanson de Lucien Boyer « Le béret » : « Chaque pays possède sa coiffure... » et pour la France, c'est bien sûr le béret !



NADÈGE JULIO DOS SANTOS
Responsable du musée du béret Nay (France)

Cet objet mythique, qui fait partie de notre culture et de notre quotidien béarnais, est aujourd'hui fabriqué au pied des Pyrénées, dans la dernière usine historique française, la Maison LAULHÈRE à Oloron Sainte Marie, et ce depuis 1840.

Petite histoire du béret basque

Il a été inventé par les bergers qui le tricotaient en gardant leurs troupeaux dans la Vallée d'Os-sau au pied des Pyrénées. Comme en attestent écrits et bas-reliefs du moyen-âge, les bergers ont eu l'idée de tricoter cette galette avec la laine de leurs moutons à l'aide de longues aiguilles de buis. Une fois lavé, martelé et feutré dans l'eau des gaves, longuement étiré sur le genou, ils obtenaient ce couvre-chef qui les protégeait des caprices du temps sur les estives pyrénéennes. Les premiers bérets qui

ont été fabriqués étaient marrons, on le retrouve sur les gravures, les estampes et les tableaux anciens. Puis sont venus les pigments qui ont apporté le bleu et le noir.

L'épopée du béret basque

C'est, selon la légende, l'empereur Napoléon III qui séjournait régulièrement à Biarritz pour surveiller la construction de son palais d'été, qui remarqua cette coiffe portée par les habitants de la région et la baptisa « béret basque ». Il est en tous cas indubitable que les Basques, marins et grands voyageurs aux quatre coins du monde, ont contribué à la diffusion du béret dans le monde et sur le continent américain en particulier.

Au cours du XIX^{ème} siècle, des milliers de Béarnais et de Basques ont dû quitter leur cher pays pour les Amériques, du Nord ou du Sud. De New-York à San Francisco, de Montevideo à Buenos-Aires, ils se sont installés et leurs descendants aujourd'hui, fiers de leurs racines, portent toujours le béret.

Du berger au soldat, au paysan et à l'ouvrier

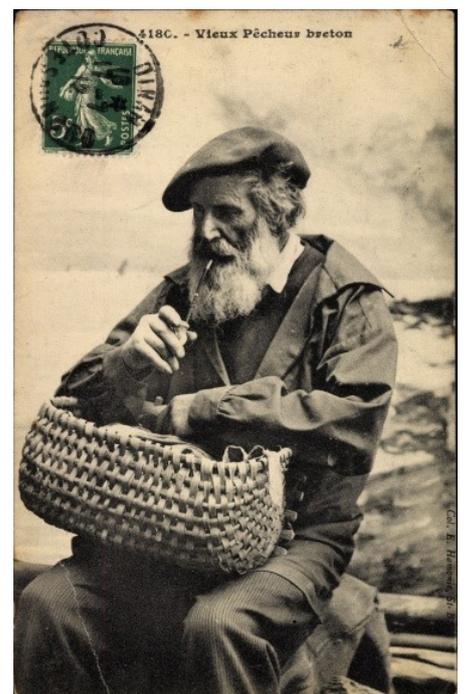
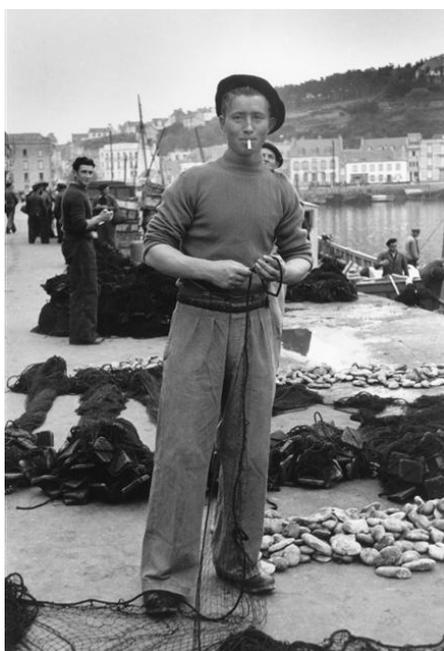
Les qualités intrinsèques du béret, à la fois imperméable, respirant, extrêmement résistant, facile à plier et à ranger dans sa poche, en font un couvre-chef pratique pour les militaires, paysans et ouvriers qui travaillent à l'extérieur. Avec la révolution industrielle et le début de l'exode rural, il investit les villes

et sa fabrication elle aussi s'industrialise : les métiers à tricoter apparaissent dans les premières manufactures du Béarn, où l'on comptera la plus forte densité de fabricants avec un point culminant dans les années 1960.

Deux villes du Béarn se sont partagées la fabrication du béret, il s'agit de Nay et d'Oloron-Sainte-Marie. Des milliers de personnes travaillaient dans les usines de textiles de ces deux villes jusqu'au début des années 1960. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'une fabrique, à Oloron qui fournit notamment la plupart des bérets militaires de plusieurs dizaines de pays.

Noir, bleu, marron

Les Béarnais ont chacun trois bérets chez eux. Le petit noir qu'ils gardent toute la semaine s'appelle le « béret de travail ». Celui-là sert à tous, à transporter des cerises ou à donner un coup dans les jambes des enfants désobéissants ! Le deuxième est un élégant béret bleu, réservé aux cérémonies religieuses du dimanche, mais aussi aux fêtes et aux enterrements. Le troisième est marron, les Béarnais ne le portent que trois fois dans l'an-





née, à Pâques, le 15 août (fête de la Vierge) et à Noël.

Comment le porter ?

Enfoncé jusqu'aux oreilles, incliné sur le côté façon chasseur alpin, tiré vers l'avant pour former une visière, ou encore vers l'arrière comme pour une casquette à l'envers ? Il y a mille et une façons de le placer sur la tête, de lui donner une forme, de l'incliner pour l'accorder à une humeur et à un look, et en changer tous les jours...

Pour les Basques, la position du béret sur la tête indique souvent l'humeur de celui qui le porte. Si vous croisez quelqu'un qui porte le béret bien sur les yeux, méfiez-vous, c'est synonyme de mauvaise humeur, celui-là ne veut parler à personne. Quand il glisse d'une oreille à l'autre, la personne



réfléchit, s'interroge. Quand il est tout à fait en arrière de la tête, c'est l'homme heureux qui se fiche du tiers comme du quart ! En cas de coup dur, le béret peut devenir une arme défensive ou peut aussi servir à attraper un oiseau, il suffit de glisser un caillou dedans et de le faire tourner avant de le projeter vers la cible. Utile n'est-ce pas ?

Révolutionnaire et glamour, militaire et rebelle, prolétaire et artiste

Alors que le béret s'exporte et se diffuse dans toutes les couches de la société, il devient l'emblème de mouvements et de personnalités aussi diverses que le Che et la révolution cubaine, le cinéma des années 50 et 60 avec des ambassadrices comme Michèle Morgan, Brigitte Bardot ou Marilyn Monroe,



ou encore des musiciens comme John Lennon ou Dizzy Gillespie. Plus récemment, on l'a vu porté à nouveau au-devant de la scène sur les podiums des défilés de grands couturiers mais aussi par des personnalités du monde du 7^e art.

Le chansonnier Lucien Boyer écrit en 1924 les paroles et la musique de « Le Béret, chanson de Gascogne ». Cette chanson connaît un succès considérable à partir de 1931 avec sa création par Perchicot. D'autres chanteurs la reprendront plus tard, comme André Dassary. Si les paroles témoignent de l'actualité de l'époque comme l'allusion à Alphonse XIII, à la guerre de 1914-1918 (« nos petits gars qui portaient le béret »), la chanson a gardé une valeur symbolique puissante pour tous les amateurs du béret.

Savez-vous...

Comment nomme-t-on la petite «queue» présente au sommet du béret ?

Elle est appelée cabillou, cabillhou, coudic ou encore coudète (petite queue en Gascon)

Quelle est la matière première utilisée pour confectionner les véritables bérets traditionnels ?

La laine Mérinos cardée, une fibre aux propriétés exceptionnelles qui une fois tricotée, feutrée et travaillée produit une étoffe à la fois dense, souple, chaude en hiver et respirante en été. Et bien sûr, imperméable.

Combien de mètres de fil de laine sont-ils nécessaires pour fabriquer un béret ?

Environ 700 mètres sont utilisés pour réaliser un béret traditionnel.

Combien de temps faut-il pour fabriquer un béret ?

La fabrication d'un béret nécessite 12 heures de travail en cumulé, échelonnées sur 2 à 3 jours selon le modèle. Un béret passe entre les mains de 20 personnes au cours de sa fabrication, depuis la réception des bobines de laine jusqu'à l'expédition !



Le béret

Chaque pays possède sa coiffure
Le marocain porte un fez rigolo
Le mexicain ne manque pas d'allure
En arborant son vaste sombrero
Le bon bourgeois, ce n'est pas un reproche
Met un melon, tant mieux si ça lui plaît
Moi, mon chapeau, je le mets dans ma poche
Je suis gascon et porte le béret

Notre béret, c'est toute la Gascogne
Et per canta noste beth ceu de Pau
Nos montagnards aux jambes de cigogne
Avec orgueil le portent coum'ataou !
Et avec ça c'est tellement pratique
Quand m'soeur l'curé sur la route apparaît
Où le paysan dépose-t-il sa chique ?
Hé, Diou bibant, mais c'est dans son béret !

Le béarnais aime le mettre en pointe
Le basque lui le met sur l'occiput
Et le landais sans reproche et sans crainte
Le pose ainsi quand il veut dire "zut" !
C'est tout petit mais c'est une merveille
Pour réfléchir, c'est ainsi qu'on le met
Et pour crâner on le met sur l'oreille
Quel orateur, ce cochon de béret !

Quand grand papa travaille dans la vigne
Et qu'à l'église on sonne tant et plus
Pour la prière il l'enlève et se signe
Plus de béret quand sonne l'Angélus
Les parisiens dont l'enfant n'est pas sage
Pour le fesser prennent un martinet
Un martinet c'est un truc de sauvage
Nous, on lui flanque un bon coup de béret !

Lorsqu'à Bayonne on joue à la pelote
C'est son béret que l'on jette au vainqueur
Et ce béret, ce n'est pas d'la gnognote
Puisque dedans on a mis tout son cœur
Et le dimanche il est bon que l'on sache
A la plaza, ça fait beaucoup d'effet
Nos jeunes gens vont exciter la vache
Pour la sauter pieds joints dans le béret !

Notre béret a fait le tour du monde
Tous les champions qui battent un record
L'ont adopté sur la terre et sur l'onde
Car un béret, ça tient, coquin de sort !
Malgré le vent et malgré le cyclone
Il est solide et peut être qui sait ?
Alphonse treize aurait gardé son trône
S'il avait eu pour couronne un béret !

Quand le conscrit quitte sa fiancée
C'est le béret qui rythme les adieux
Quand il est loin seul avec sa pensée
C'est au béret qu'il parle... avec les yeux !
Je ne veux pas vous raconter la guerre
Quelque grincheux me le reprocherait
Mais vous savez tout ce qu'ils ont pu faire
Les petits gars qui portaient le béret !

1924



Le chansonnier Lucien Boyer écrit en 1924 les paroles et la musique de « Le Béret, chanson de Gascogne ». Cette chanson connaît un succès considérable à partir de 1931 avec sa création par Perchicot. D'autres chanteurs la reprendront plus tard, comme André Dassary. Si les paroles témoignent de l'actualité de l'époque comme l'allusion à Alphonse XIII, à la guerre de 1914-1918 (« nos petits gars qui portaient le béret »), la chanson a gardé une valeur symbolique puissante pour tous les amateurs du béret.

Musique et paroles de Lucien Boyer
(1876-1942)

Ressources utilisées:

www.museeduberet.com

Mots-clés : béret, France, histoire, culture, mode

→ museeduberet@laulhere-france.fr

Le béret basque en France et dans le monde



Auguste Rodin



Brigitte Bardot



André Robert Raimbourg, dit Bourvil



Pénélope Cruz



Léon L'hermitte (1905)



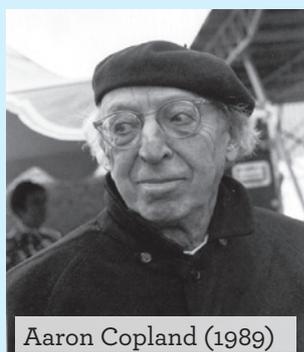
Catherine Deneuve



Igor Stravinsky (1914)



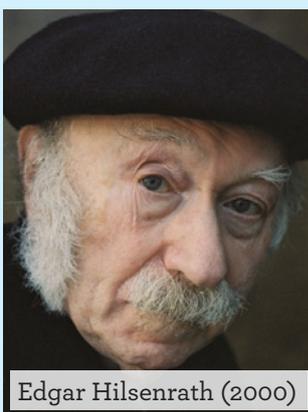
Lily Collins



Aaron Copland (1989)



Dorothy Sebastian (1920)



Edgar Hilsenrath (2000)



Julia Roberts (1999)



André Malraux



La reine Elisabeth II



Ramuntxo, President du Club de rugby Côte Basque



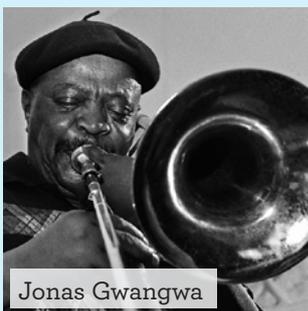
Madonna



Che Guevara



Michèle Morgan (1938)



Jonas Gwangwa



Melanie Thierry



Alice Taglioni

Le Grand Uniforme de Saint-Cyr

L'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr, située en Bretagne sur le camp de Coëtquidan, a la tâche de former les futurs officiers de l'Armée de Terre française.

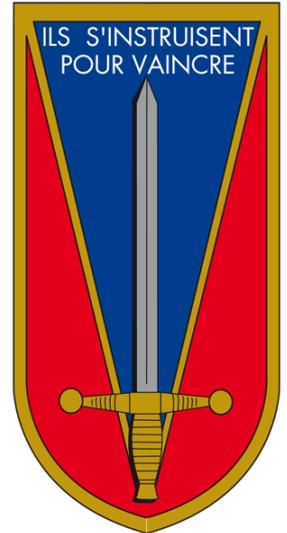


CLÉMENT LEFÈVRE
Promotion Général
Loustaunau Lacau
(2016-2019) Officier
de Légion dans
l'Armée Française
La Cavalerie
(France)

Aussi appelée « la grande école du commandement », Saint-Cyr fût créé en 1802 par Napoléon Bonaparte, alors premier consul. L'école, qui était située près de Versailles sur l'actuelle commune de Saint-Cyr l'École, a été entièrement détruite lors de bombardements pendant la seconde guerre mondiale. Elle a depuis déménagé plusieurs fois, avant de s'installer définitivement en 1977 dans la lande bretonne.

Depuis sa création, plus de 10 000 Saint-Cyriens sont morts pour la France ; les premiers sont tombés au champ d'honneur lors de la bataille d'Austerlitz le 2 décembre 1805.

C'est pour cela que les élèves ont choisis la date anniversaire de ce combat comme fête : chaque année le 2 décembre, les Saint-Cyriens, où



qu'ils soient à travers le monde se retrouvent et se rassemblent pour un moment de partage et de cohésion.

Enfin, fort de son histoire de plus de deux siècles, Saint-Cyr est chargé de nombreuses traditions qui contribuent au développement du

caractère des élèves.

À l'heure actuelle, environ 200 élèves intègrent chaque année Saint-Cyr après avoir réussi un concours difficile à la suite de deux ou trois années de classes préparatoires. La moyenne d'âge y est d'environ 20 ans. Les élèves effectuent





une scolarité qui dure trois années, et dont les principaux piliers de formation sont : l'académique, le militaire, et l'humain. Comme la devise de l'école le rappelle « ils s'instruisent pour vaincre ».

À l'issue de la formation, les élèves reçoivent un diplôme de master et/ou un diplôme d'ingénieur, et vont rejoindre leurs écoles de spécialités : infanterie, cavalerie, artillerie, etc ...

Dès leur entrée en école, les jeunes élèves officiers sont militaires, et ont donc un grade. Ils sont aspirants les deux premières années - donc élève officier - avant de devenir sous-lieutenants en dernière année - donc officier élève.

Une des marques caractéristiques des Saint-Cyriens est leur uniforme, que l'on appelle « le Grand Uniforme ». Unique au

monde, il a pourtant légèrement évolué au fil des siècles pour prendre la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. S'il change légèrement lors des deux premières années de la scolarité, c'est surtout la forme finale avec les épaulettes dorées qui est la plus connue dans l'imagerie populaire, car c'est avec celui-là que les Saint-Cyriens défilent lors du défilé militaire du 14 juillet à Paris.

L'uniforme se compose : En premier lieu du casoar, un shako bleu orné de véritables plumes de coq rouges et blanches. La veste ensuite, est elle composée d'un col bleu ciel décoré de grenades brodées au fil d'or, et est fermée par des boutons couleur or, et d'un ceinturon au niveau de la taille. Sur les manches on peut voir un nœud hongrois toujours en fil d'or. Quant aux épaules nous y retrouvons des épaulettes dorées, l'une avec des franges l'autre sans.

À l'origine seuls les mauvais élèves se voyaient retirés les franges, lesquels en tiraient une réelle fierté. C'est donc par tradition qu'aujourd'hui encore il existe une épaulette sans frange, que l'on appelle « la galette ».

Le pantalon couleur rouge garrance rappelle, lui, la couleur des



pantalons de l'armée française du XIXe siècle jusqu'à la première guerre mondiale.

Enfin, le sabre est un symbole fort de sens car il marque l'appartenance au corps des officiers et représente le commandement.

J'espère que ces quelques mots vous auront permis de découvrir ma chère École, et vous auront donné envie de vous y intéresser ! Je termine cet article par un très beau poème écrit par un élève.

Mots-clés : France, Saint-Cyr, uniforme militaire, histoire, tradition



La Gloire

*Voulant voir si l'École était bien digne d'elle,
La Gloire un jour du ciel descendit à Saint-Cyr.
On l'y connaissait, ce fut avec plaisir
Que tous les Saint-Cyriens reçurent l'immortelle.*

*Elle les trouva forts, il la trouvèrent belle.
Après trois jours de fêtes, avant de repartir,
La Gloire, voulant laisser à tous un souvenir
Fixa sur leurs shakos des plumes de son aile.*

*Ils portèrent longtemps ce plumet radieux.
Mais un soir de combat, près de fermer les yeux,
Un Saint-Cyrien mourant le mis sur sa blessure*

*Afin de lui donner le baptême du sang.
Et depuis nous portons, admirable parure,
Sur nos shakos bleus le plumet rouge et blanc.*

Élève-officier Rollin
Promotion Sud-Oranais (1902-1904)
Mort au champ d'honneur en 1915

Tende, une ville gagnée par la France après la Grande Guerre



Tende, le berceau de ma famille depuis 1404, d'après les sources écrites, Tende située à soixante-dix kilomètres de Nice, à 6 kilomètres de l'Italie, est un gros bourg entourée de montagnes à l'histoire grandiose.



ANNE-MARIE GUIDO
Fille du pilote du «Normandie-Niemen»
Colonel Maurice Guido
(Nantes, France)

Le blason de Tende est composé d'un aigle à deux têtes paléologue et de la croix de la Maison de Savoie. En effet, le comté de Tende naît dès le X^e siècle et le mariage en 1261 de Guillaume-Pierre, comte de Vintimille et de Tende avec Euxodie- Béatrice Lascaris, fille de l'empereur Byzantin Théodore II. Il subsiste encore de cette union une chapelle orthodoxe édifée un peu à l'écart pour Euxodie-Béatrice.

Les comtes de Tende du haut de leur château assoient le pouvoir de cette famille jusqu'en 1581 en bâtissant leur développement et leur indépendance grâce à la possession du Col de Tende (ancienne route du Sel), voie ancestrale entre mer et Piémont soumise à l'imposition de taxes et de droits de passage. Sans

héritier masculin, la dernière descendante, Henriette de Savoie Villars cède son comté au Duc de Savoie.

Le château où les habitants pouvaient venir se réfugier en cas d'attaque et les murs d'enceinte fortifiés rendaient Tende invincible aux intrusions extérieures mais au XVII^e siècle, le roi Louis XIV envoi ses troupes détruire les places fortes qui faisaient de l'ombre à son autorité et aussi pour récupérer les possessions du comté de Savoie. C'est en 1692 que fut détruit le château dont il ne reste qu'un pan de tour en ruine.

Lors du Traité de Turin (1860) qui transféra la région de Nice à la France, la commune de Tende resta dans le Royaume d'Italie par la volonté de Victor Emmanuel II qui souhaitait garder ses terrains préférés pour la chasse au chamois.

Tende a été rattachée à la France en 1947 par le Traité de Paris, fruit d'une négociation entre les alliés de la Seconde Guerre Mondiale et les pays vaincus.

Tende aujourd'hui

Tende ne se visite pas, Tende mobilise tous vos cinq sens pour vous mieux vous imprégner d'elle.

Et peut-être même un sixième sens : celui venu des profondeurs telluriques, chthoniennes, qui monte en vous comme un impérieux appel à une préhension intellectuelle d'un monde différent.

Tende est construite sur un pan de montagne assez abrupte.

Lorsqu'on la voit de loin, elle ressemble à une longue histoire qui commencerait par la fin: tout en haut, se trouve l'immense cimetière sur les pans en terrasse de l'ancien château détruit, puis dans un dédale de ruelles et d'escaliers inextricable pour tout étranger, se calent les maisons à étages, parfois reliées entre elles par des passages donnant sur les voies pavées de dalles bien lisses destinées aux roues des charrettes et de galets bien ronds pour les mulets et les hommes, viennent ensuite les «jardins», en contrebas, de petits jardins potagers pour ceux qui n'ont pas la chance de posséder une «campagne», ensuite, encore plus bas, il y a la route qui suit le tra-



cé de l'antique route du sel, le long des prairies qui bordent le torrent, la « Roya », point final de la ville.

C'est toute une philosophie de la vie ainsi disposée : les morts imprègnent les maisons de leur présence supérieure, les maisons déversent leurs eaux usées dans les jardins et la Roya récolte tout ceci comme une offrande aux nombreuses truites qui la peuplent (et les tendasques mangent les légumes et truites, cela devient presque de la nécrophagie).

Depuis longtemps, les habitations ont débordé des remparts médiévaux encore visibles et de ses portes sous lesquelles on passe toujours.

Mais le vieux Tende reste clos dans ses murs, c'était un privilège d'y avoir une maison, signe distinctif d'implantation dans le temps ; l'« élite » ainsi désignée topographiquement disait d'ailleurs avec fierté : j'habite « là-haut ».

Les « autres » sont relégués sur la partie neuve et basse dédié aux commerces, et bistrots.

Même si beaucoup d'habitations ont été modernisées au fil du temps, on retrouve un schéma ordonné par l'implantation topologique des lieux d'habitation regroupés autour de la Collégiale, ancienne cathédrale, elle en porte encore canoniquement le titre honorifique. La Collégiale Sainte-Marie-Du-Bois dite « Eglise Notre-Dame-De-l'Assomption » fut édifiée à la demande de Honoré Lascaris, au début du XVI^e siècle, complétée ultérieurement d'un portail magistral Renaissance en ardoise verte

de Tende, dont le fronton ouvragé constitue un beau spécimen d'architecture gothique. A l'intérieur se trouvent les tombeaux des seigneurs Lascaris, le buffet d'orgue des Frères Serrassi, construit en 1673 qui présente des caractéristiques que l'on ne peut trouver que dans la région de la Roya (grosse caisse, voies humaines...).

Les maisons adossées au flanc de montagne n'ont que trois murs construits de main humaine, le quatrième, c'est le rocher ruisselant, isolé de l'habitation par une cloison, et qui sert de cave.

Ces maisons-là ont un accès par la grande rue (si étroite qu'il a fallu enlever les bornes qui protégeaient les portes d'entrée contre le chavirement possible d'une charrette pour qu'une 500 Fiat puisse y passer!) et un autre accès par une rue secondaire, deux étages plus haut. Au rez-de-chaussée, un garage à charrette, un entrepôt-à-tout, et à côté souvent une cave pour laisser mûrir les fromages de chèvre contre le roc. Il faut ressortir dans la rue pour trouver l'escalier en dalles d'ardoise qui accède à l'étage de la pièce commune, la cuisine. On emprunte encore un escalier pour accéder aux chambres dont les cloisons délimitent l'écurie des mulets qui n'ont que la pierre humide en guise d'abreuvoir et l'on débouche enfin sur la rue supérieure.

Les maisons du côté impair de la rue ont quatre murs et aucune dépendance ni annexe autre que le jardin, les portes de ces habitations s'ornent de magnifiques linteaux

très anciens en ardoise verte sculptée.

Trois énormes fontaines de la vieille ville sont encore alimentées en eau, celle de Sainte Catherine, celle du Couvent et celle de la place du Traou. Il n'y a pas si longtemps, on y remplissait tous les matins les seaux en cuivre pour la cuisine, les toilettes ; le lavage du linge se faisant au lavoir quand l'eau n'était pas gelée., l'eau courante n'arrivait pas sur l'évier -une grosse pierre carrée creusée en son centre, l'eau potable attendait sagement dans une bassine spéciale qu'un assoiffé en prenne une gorgée à même la louche destinée à ce seul usage.

Une des plus ancienne place du village est la place du Traou avec une vue magnifique sur la Collégiale, la maison où siégeait le tribunal de justice est située à la gauche de la place, la prison à la droite et jouxtant la prison, il y a la maison des Guido.

En 1945, dès la fin de la guerre, Tende était encore une possession italienne, la place a été débaptisée du nom de Garibaldi pour devenir: «place lieutenant Maurice Guido « del Scudrille Normandie-Niemen ».

Tende, ville italienne, avait une place dédiée à un pilote de chasse français ayant combattu avec les alliés russes dans le ciel russe... Mais ce n'est guère mieux maintenant, la place est celle du « Colonel Maurice Guido de Normandie-Niemen ».

Au-delà de la ville, sur d'autres flancs de montagne, certains tendasques ont des « campagnes », un terrain destiné à cultiver la nourriture des mulets et les légumes de la maisonnée, et qui également fait office de résidence d'été.

Mon grand-père avait construit un cabanon (une pièce en murs de pierres, avec cheminée) et une grange reliée par une terrasse, ombragée malgré lui : il avait confectionné une table et deux bancs mais avait choisi des troncs d'arbre trop jeunes qui s'étaient égayés





à prendre racine, à s'épanouir en ramures et en feuillages... c'était très beau de déjeuner sur une table « vivante », de sentir passer contre ses chevilles des poules maigrichonnes à la recherches de miettes.

Tende hier

Le tendasque de la vile médiévale possède une notion viscérale du clan auquel il appartient de par l'histoire de sa ville, la langue et la position sociale de sa famille.

S' il s'appelle Bosio, Cotta, Guisto, Davéo, Guido, cela signifie qu'il est bien tendasque depuis très longtemps et donc qu'il jouit d'une ancienneté attestée et reconnue par tous.

S'il a le malheur de porter un autre patronyme, il a des chances

de pouvoir s'être intégré par sa valeur et son implication dans la vie du pays, chance laissée à l'appréciation des natifs de premier ordre.

Le petit nombre de familles et la multiplication de ses descendants a tout naturellement conduit à la nécessité de marquer la filiation par une tournure de langage semblable à celle des populations sémites ; par exemple, on se doit de dire :

« le » Maurice de Jean-Baptiste pour désigner mon père et, son géniteur une fois décédé, on va dire : « le » Maurice de Tante Thérèse car la veuve devient la « tante » de tout Tende, chacun doit la saluer de cette manière.

Le tendasque n'a guère évolué depuis l'homo sapiens-sapiensis, il a recours aux surnoms avec une imagination qui atteint souvent les bornes du comique.

Malheureusement, je ne me souviens plus de ces surnoms en tendasque, mais je peux en citer quelques-uns amusants –même en français.

Il y a « le négus » parce que l'homme a les cheveux frisés et une peau très foncée

Il y a « vomit les vermicelles » ... souvenir d'enfance sans doute

Il y a « craint les courants d'air » parce que toujours la morve au nez

Il y a « l'assoiffé » le croque-mort trop souvent ivre.

Certaines femmes n'échappent pas aux surnoms :

Il y a « la génisse » évocateur d'une attirance féminine envers les culbutages

Il y a « Petit coquillage » la boulangère qui initiait tous les jeunes aux joies de l'amour



Et bien d'autres encore ...

Le tendasque parle une langue vernaculaire et attache beaucoup d'importance aux bienséances des saluts préliminaires à toute conversation, l'aîné prenant la parole en premier :

- Alors, ça va, ça va ?

- ça va...

- Il fait froid ou chaud, n'est-ce pas? (ou chaud)

- et oui ...

- et comment va la Tante ?

- ça va, ça va...

Ce n'est qu'une fois passés en revue tous les membres des familles réciproques que l'on peut commen-





cer à parler de choses « sérieuses ».

Bien évidemment, plus il y a de participants à la rencontre, plus le cérémonial prend du temps.

Le tendasque n'est jamais embarrassés par une question, il a toujours réponse à tout à l'aide d'une formule magique très modulée censée convenir à chaque circonstance :

eh ! qu'est que tu veux...

Envers les gens du « bas », un simple « bonjour » ou « bonsoir » est suffisant.

Le tendasque est la langue obligatoirement bien entendu, mais il était toléré de passer à l'italien ou au français selon les circonstances ou



les mots (allez dire frigidaire ou transistor en tendasque !).

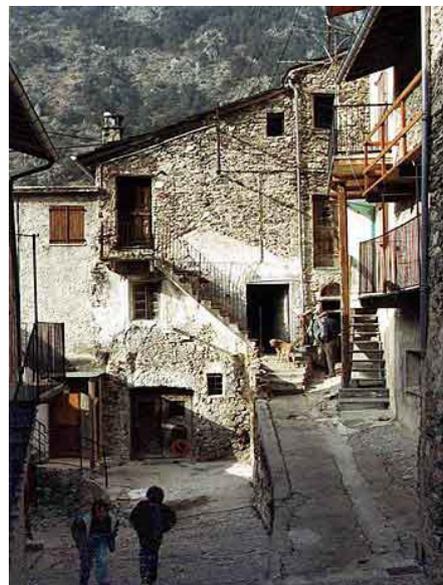
Pour parler le tendasque avec une prononciation convenable, il est impératif d'avoir une voix de gorge rauque, voilée, arabisante, sinon on ne pouvait faire que « semblant » de parler convenablement !

Le tendasque a également gardé des époques reculées une certaine manière de considérer la gente féminine, du moins jusqu'aux temps de ma grand-mère.

La femme se doit d'être « belle et grasse » comme la Venus de Lespugnès.

La femme s'occupe du feu, va chercher l'eau à la fontaine, elle fait les « pâtes », le pain, le potager, tient les cordons de la bourse.

Il faut cependant noter une marque de civilisation très « avan-



cée » : la femme s'assied à table pour manger le repas !

Elle accompagne son mari dans les allés-venues aux alpages, elle tire le mulet par le mors tandis que l'homme se fait faignant en se tenant à la queue de l'animal dans les montées.

Elle doit préparer une bassine d'eau bien chaude et laver les pieds de son mari lorsque celui-ci revient de la chasse en montagne chargé d'un (morceau de) chamois.

Lorsque la femme est enceinte, c'est normal, c'est la vie, elle continue à travailler jusqu'à l'accouchement et reprend ses activités dès que l'enfant est baptisé, c'est-à-dire trois jours après la naissance.

Les filles engrossées hors mariage sont aussitôt mariées avec les hommes qui voudront bien d'elles, un vieux veuf ou un célibataire très difficile à caser.

Toutes les femmes de Tende vont à la messe du Dimanche, certains hommes au bistrot tandis que d'autres se contentent de refaire le monde (tendasque) sur la place du vieux Tende. Exception faite des enterrements pour lesquels les hommes ont sorti leur costume de mariage de la naphtaline, si bien que le Bon Dieu hume plutôt les odeurs de teinturerie que ceux de l'encens en offrande sacrée.

Tous les tendasques nés entre le XIX^e et le XX^e siècle connaissaient le même mode de vie suite à l'engouement de riches étrangers pour la Côte d'Azur : passés les 14 ans et le certificat d'études (italien), les



jeunes allaient à Nice ou à Cannes comme Chasseur, Garçon d'Ascenseur, ou serveurs en salle (pour les plus présentables) dans les hôtels de luxe et parfois même certaines femmes allaient gagner des sous comme « femme de ménage » pendant la saison hivernale morte pour Tende mais rutilante sur la Côte. Ils ont rapporté de ces séjours une autre approche de la vie, un parler français impeccable, parfois même d'autres langues étrangères (l'anglais et le russe en particulier) et surtout la connaissance du grand monde.

Tende demain ?

Depuis l'an 2000 le village se vide de la jeunesse, des boutiques, peu connaissent encore le parler tendasque ; des traditions réactualisées demeurent pour le plaisir des touristes, comme la fête des Mulets ou celle des feux de la Saint-Jean, le marché du mercredi a toujours lieu mais à côté des fruits et légumes, se trouvent des artisans-artistes venus de plus loin.

Les maisons se sont faites à l'idée de grelotter de froid l'hiver, sans habitants qui viendront de la côte simplement pour les jours de chaleur.

Les nombreuses planches en terrasses soutenues par des murs de pierre sèche ne sont plus culti-

vées sur les flancs des montagnes, faute de vocations d'agriculteurs et surtout parce qu'elles ne sont exploitables qu'à la force des bras et des chevaux de labours ; seuls demeurent quelques petits potagers de consommation familiale.

L'âme du pays se dissout malgré les efforts de certains, l'installation de trentenaires attirés par une vie plus calme que celle des villes, de nombreuses fontaines d'eau pure et fraîche sortent lentement de leur état d'abandon grâce au bénévolat, car malgré tout l'espoir subsiste de tenter de faire revivre le vieux village.

Cette aspiration de renaissance est liée à l'avenir du transport ferroviaire supprimé depuis peu comme beaucoup de petites lignes de France. Le train Nice-Tende-Cunéo permettait de nombreux échanges entre la mer et l'Italie, c'était une ligne de montagne, spectaculaire par son tracé et ses ouvrages d'art, viaducs, tunnels, voie hélicoïdale au centre de la montagne ; elle a été détruite pendant la dernière guerre, reconstruite par la suite pour ne servir qu'en été jusqu'à Tende.

Le train estival nommé « train des Merveilles » fait allusion à un site dans les montagnes alentours où ont été découvertes 40 500 gravures protohistoriques datant du chalcolithique et de l'âge du bronze

ancien dont les artefacts sont présentés dans le musée éponyme dans la ville de Tende.

Le passage à Tende est obligatoire pour qui veut découvrir ces pétroglyphes dans leur cadre naturel, des excursions en jeep sont organisées vers les sommets des vallées de haute altitude fréquentées par tous nos ancêtres depuis la préhistoire jusqu'au siècle dernier pour l'estive des ovins.

La Vallée des Merveilles et Tende font partie du Parc National du Mercantour qui est sur la liste du Patrimoine Mondial de l'Unesco par sa variété extraordinaire de 8 000 espèces animales et végétale dans des paysages très variés.

Curieux destin que celui de Tende, autrefois axe de passage incessant tant convoité qui perd tout intérêt logistique malgré les progrès de la civilisation !

Tende qui se replie sur elle-même comme un nid abandonné au centre des montagnes, Tende, une enclave loin de toute idée de mondialisation et parfois même de connexion internet, Tende millénaire renaîtra-t-elle un jour ?

Mots-clés: Tende, France, histoire

→ mariegua@gmail.com



Balade dans un écrin de verdure

Une petite ville de 3700 habitants, au sein d'une Communauté d'Agglomération comptant 162 000 habitants. Une bande de terre de 1 103ha reliant le bourg à un hameau. Des cours d'eau qui serpentent ou bordent son territoire. Des coteaux boisés, des parcelles agricoles, des jardins ouvriers. Des sentiers de randonnées jalonnant les collines. Un cœur de ville avec de belles demeures anciennes. Une campagne cachant un château et des villas de riches étrangers au 19e siècle...



ISABELLE ANÉ
Responsable des
missions Culture et
Patrimoine
Mairie de Gelos
(France)

En 2020, Gelos, est tout ça à la fois : une petite commune qui a su conserver son passé rural dans un environnement naturel préservé, aux abords d'une agglomération urbaine.

Si les balades sont le bon moyen de découvrir un territoire, remonter le temps en est une aussi pour partir à la découverte de son histoire. Voici donc une invitation à déambuler à travers les époques à la rencontre de Gelos.

Une origine paysanne

Si son nom a plusieurs fois changé au cours des siècles (on trouve Gelos dès le 11e siècle, puis Saint-Michel de Gelos en 1484 et à nouveau Gellos en 1608), son étymologie est tout aussi incertaine : pour certains, Gelos signifierait « jaloux », celui qui défie ; pour d'autres il proviendrait de « zelosum », qualifiant celui qui montre de la ferveur et de l'ardeur dans ce qu'il entreprend. A bien y regarder, il se pourrait que ces différentes origines et définitions correspondent parfaitement à notre petite ville. Il faut dire qu'elle ne manque pas d'atouts et qu'elle fait sûrement des jaloux parmi ceux qui aimeraient bien éprouver autant d'ardeur à mettre leur commune en valeur !

L'histoire de Gelos débute humblement. Au 11e siècle, le village existe déjà car les manuscrits relèvent la présence d'un abbé laïque percevant la dîme, impôt payé par les paysans. L'association des termes « abbé » et « laïque » peut paraître contradictoire : l'abbé laïque est en quelque sorte le petit seigneur local, l'église qu'il a fait construire sur un de ses terrains est sa propriété (et non celle d'un ordre religieux), il en est aussi le protecteur. Posséder une abbaye est un tremplin vers le titre de noblesse.

En 1385, le petit bourg compte une vingtaine de foyers, de maisons, autrement dit une centaine d'habitants soumis à l'impôt. On sait aussi que le village est situé sur une bande de terre qui le relie à un hameau éloigné de plusieurs

Le château du Haras



Les écuries du Haras



kilomètres et que chaque maison compte un jardin. C'est sans doute pour cette raison qu'on surnomme les Gelosiens les « légumayres », les maraîchers. On imagine une terre riche et fertile pour que cette appellation ait vu le jour. Elle serait même à l'origine du nom d'un château situé sur les coteaux.

La reine Jeanne d'Albret, mère du roi Henri IV, possède une terre sur le territoire communal, nichée sur les coteaux. Elle y fait construire un château autour duquel elle développe la culture de la vigne et l'élevage des bovins. Elle accorde la plus grande attention à ce domaine et à sa terre, en y apportant les meilleures techniques de culture et d'élevage de l'époque. S'émerveillant de la richesse et de la beauté de son domaine, elle aurait déclaré : « Mais tout y croît ! »

De là est né le nom du château Tout-y-Croît, propriété privée de nos jours. En 1560, la reine fait don du domaine à son médecin qui obtient le droit d'y annexer des terres et des bois. Plus tard, la propriété est anoblée et Gelos possède ainsi une terre noble.

Un village aux portes de la ville royale

Située sur la rive gauche du gave de Pau (nom donné au torrent dans les Pyrénées), Gelos est voisine de Pau qui accueille le Parlement de Navarre, son château construit au 11e siècle et devenu au fil du temps palais royal et impérial. Aux 16e et 17e siècles, des personnalités haut placées acquièrent peu à peu des terres sur le sol gelosien, font construire des moulins, des demeures prestigieuses. Gelos se dote

ainsi progressivement de domaines nobles. En 1784, l'abbaye laïque et son domaine du bourg reviennent au baron Martin-Simon Duplaa, Président du Parlement de Navarre. Il fait alors construire sur cette terre le château emblématique de la commune.

Le précédent propriétaire de l'abbaye avait déjà fait édifier un haras en 1630. En 1808, Napoléon Bonaparte en guerre contre l'Espagne estime que la relative proximité du village avec l'ennemi justifie l'ouverture d'un haras plus important et surtout plus facile d'accès que celui existant déjà à quelques kilomètres sur la commune voisine. Cette année-là, donc, Napoléon 1er et l'impératrice Joséphine de Beauharnais séjournent quelques heures au château, le temps de signer plusieurs décrets concernant Pau et le département, et en particulier celui de l'acquisition du château de Gelos pour y installer un haras de 60 étalons.

Un village de villégiature

A partir de 1840, le petit bourg aux origines paysannes accueille de nouveaux habitants attirés par la clémence du climat dont bénéficient Pau et ses alentours. Reconcue pour la qualité de son air grâce à la proximité des montagnes, Pau voit de plus en plus d'Anglais et de Russes s'installer sur son territoire. Ils construisent de belles villas, les fameuses « villas anglaises » qui font encore la renommée de la ville. Certains nouveaux résidents n'hésitent pas à traverser le pont qui enjambe le gave pour profiter du calme de la campagne gelosienne. Le village et les coteaux voient alors sortir de terre tout au long du 19e siècle de belles demeures de villégiature qui témoignent aujourd'hui de l'urbanisation progressive de la commune et de la présence d'une certaine bourgeoisie.

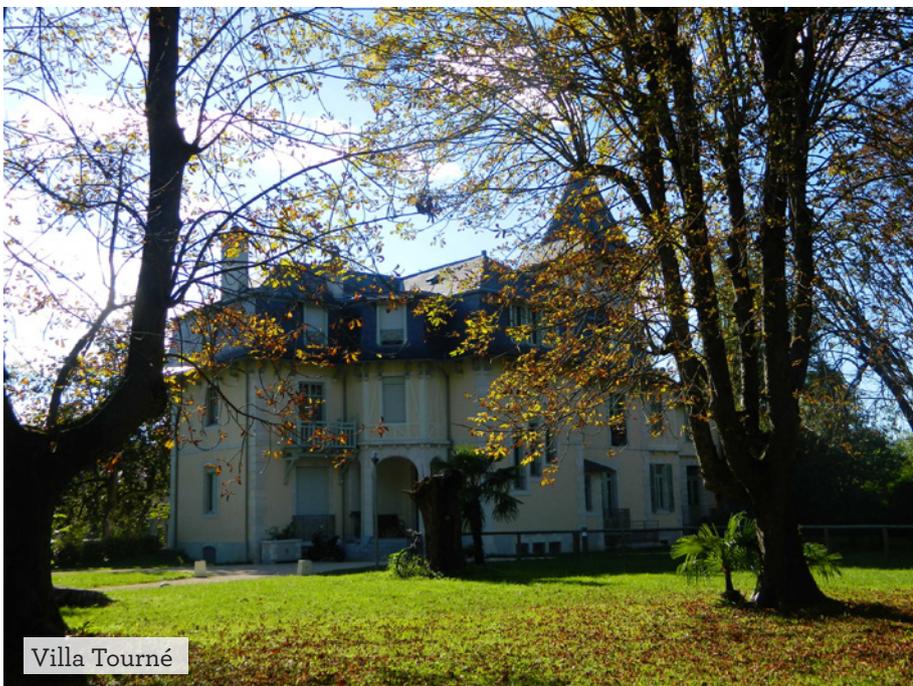
Parmi ces villas encore debout, il est à noter celle d'Elisabeth Bourgeois de Richemont et de Nicolaï Amourski. Elle accueille depuis plusieurs années les bureaux d'une association s'occupant de jeunes en difficulté.

Un tournant sportif

Le simple petit village rural du Moyen-Age devenu commune urbanisée compte, au début du 20e siècle en son cœur de village, un



Le Pradeau. Des installations sportives et la voie verte empruntée par les marcheurs et les cyclistes de la commune



Villa Tourné



Villa de la famille Bourgeois de Richemont

large espace naturel. Il s'agit d'une friche, d'un terrain vague d'arbres et surtout de ronces qu'un enseignant entreprend de nettoyer petit à petit avec ses élèves dès 1917. Convaincu des valeurs que véhicule le sport, il entraîne les écoliers à l'activité physique et cet espace jusque-là inexploité devient l'enjeu d'aménagements dédiés au sport. Deux associations sportives voient le jour et se partagent ce nouvel espace. Ainsi dans les années 30, le Conseil municipal présente un vaste projet de stade qui accueillera des terrains de basket, de football, des pistes de sauts, un bassin de natation directement alimenté par les eaux du gave (finalement, il ne verra pas le jour) un fronton pour jouer à la pelote basque. Au gré du temps, des courts de tennis sont également tracés.

Depuis quelques années, ce site appelé le Pradeau s'est doté de nouvelles infrastructures dédiées aux plus jeunes, au sport, à la détente. C'est aussi le cadre idéal pour des événements fédérateurs et de convivialité où toutes les générations peuvent se côtoyer. Les Gelois redécouvrent peu à peu leur commune et se l'approprient davantage. Longtemps connue essentiellement pour son haras et son château, pour ses belles villas anglaises sur les coteaux, Gelos est de nos jours appréciée pour son cadre naturel, ses sentiers de randonnées qui permettent de découvrir le domaine forestier, ses voies cyclables parcourant le centre-ville ou longeant le gave de Pau, son patrimoine préservé et mis en valeur (depuis plus de dix ans, les haras accueillent en septembre une exposition d'art contemporain), ses différents quartiers et leurs maisons du 19^e siècle, des années Trente, Cinquante.

Riche d'un passé au prestige discret, respectueuse de son histoire et de son authenticité, Gelos est soucieuse de se tourner désormais vers la modernité. Avec simplicité et humilité.

Mots-clés:

France, Gelos, Pyrénées Atlantiques, commune française, histoire

→ rh@gelos.fr



Francis Jammes chante le Béarn et le Pays Basque

*Mon lit est blotti entre ce grain de sable : les Pyrénées,
et cette goutte d'eau : l'Océan Atlantique. J'habite Orthez.
Mon nom est inscrit à la mairie et je m'appelle :
Francis Jammes.*



GUÉTHARY

Comme une étoffe bleue étendue est la mer,
Avec un bandeau jaune et quelques angles
verts.

La palpitation du flot est insensible.
Une mouette vole à cette grande cible.
Et l'eau comme la plage est nue, à l'horizon
Où la nacre et l'argent entrent en fusion.

Ma France poétique

LA NIVE

N'est-ce pas un feuillage agité par les vents,
Cette eau verte encaissée avec des remous blancs,
Telle que la forêt quand elle se retrouve ?
Sur un galet énorme, et sans une secousse
Son échine se courbe, et ne fait pas un pli.
Non, je ne pense point qu'il faille appeler lit
La crevasse profonde, en tous sens ébréchée,
Ni que pour y dormir personne l'ait cherchée.
Pourquoi pendre un repos qu'on ne désire point
Lorsqu'on s'en vient nu-pieds et des grelots aux poings,
Les cheveux ruisselants et toute ivre de vie,
D'Arnéguy, Lauribar, et de Béhérobie ?
En t'exclamant, devant les postes douaniers,
Tu dances inspirant l'amour et la pitié.
A tes haillons l'on voit pendre encor la dentelle
Que font, déchiquetée aux rocs, tes cascates.
Parfois du jardinet des carabineros
Tombe une rose noire, et tu ronges un os
Sur la grève, parmi les boîtes éventrées
Et de quelque couleur violente illustrées.
Ne passeras-tu pas ce bidon d'alcool ?
Eh ! serait-il moins fort de n'être qu'espagnol ?
La douane française a des culottes bleues,
D'un bleu de gentiane, et n'a pas peur des lieues
Qu'il lui faut arpenter pour, au fond d'un ravin,
Découvrir du tabac et des outres de vin.
Mais comment voudrait-on, ô Nive, quand ta grâce
Si gentille et si pauvre à la frontière passe,
Que le petit sergent ne baissât pas les yeux,
De peur, tenté par toi, d'offenser le Bon Dieu ?

Ma France poétique

ESPELETTE

Au pied du pic accidenté comme un squelette
Est le village en fleurs que l'on nomme Espelette.
On confond sa verdure avec ses contrevents ;
Sa pharmacie a l'air d'un nid pour les amants,
Sa justice de paix d'un pavillon des Muses,
Sa poste d'une escarpolette où l'on s'amuse ;
L'auberge semble offrir, dans son riant décor,
L'agneau rôti qui ce matin bêlait encor ;
Et les larges logis de vieux propriétaires
Portent des mots gravés dans l'orgueil de la pierre.
La douane affairée endosse le jour bleu,
Mais la plus poétique est la Maison de Dieu :
Dans une épaisse, lourde et grise architecture,
Que le jardin des morts revêt de sa ceinture,
Aussi haut que les cieux on a placé l'autel
Tout rutilant de bouquets artificiels.
L'or et l'argent à profusion se marient
Au sombre et reluisant chêne des galeries.
Là sont quelques tableaux, dons d'un Espeletta.
Mais le plus beau portrait qui sur tous m'enchantait,
Est cette mendicante à la démarche lourde,
Couverte de haillons, ronde ainsi qu'une gourde.
Elle vous tend la main auprès du bénitier,
Et comme un essaim d'or vous l'entendez prier.

Ma France poétique



CHANT DEUXIÈME

Et, au printemps, qui fut aussi pluvieux,
les Pyrénées laissèrent dans les cieux
couler la neige. Alors, leurs veines bleues
parurent, les rendant plus lumineuses
que du verre. Et, au flanc des neiges creuses,
les sapins firent des plaques ombreuses.

Le gave vert, couleur de vieille vitre,
s'enfla, jaunit, inonda la saligue
où les roseaux et les sabres d'iris
croissent auprès d'enchevêtrés taillis.
La fleur d'osier sema la poudre fine
de son chaton en forme de chenille.

Extrait de Jean de Noarrieu

L'ADOUR VUE DE LA HAUTEUR D'URT

Courbe d'azur tracée au milieu du pays,
Dans la division des carrés de maïs ;
Épanouissement qui rend notre âme heureuse
Comme ton affluent dont le nom est Joyeuse ;
Adour, dont les bateaux, lorsque tombe le soir,
Sont comme sur la nacre un bois des îles noir,
Ou qui, dans leurs filets, prennent l'aurore rose
Parmi le vif argent des sursauts des aloses ;
Adour ! D'un geste large, et sur ce vaste plan,
Dieu t'a jetée, où tu t'avances d'un cours lent.
Et tu n'es circonscrite, à l'est, que par la lande
Aux pins égaux, qui fait parfois qu'on se demande
Devant son cercle bleu qui fait le tour de l'air
Si la terre n'est pas la même que la mer.

Ma France poétique



LE BASSIN DE SAINT-JEAN-DE-LUZ AU CLAIR DE LUNE

Rien de plus irréel que la nacre des cieux
Et de l'eau dans le petit port silencieux.
Les ombres des bateaux sont également bleues.
Dans un reflet de lune, on croit qu'un coup de queue
De poisson tout à coup forme un remous d'argent.
C'est une illusion, et le songe reprend.

Ma France poétique

Mots-clés : France, poésie française, poème, Francis Jammes, région française, pays basque, Béarn

Préparé par Mireille Jammes Newman



Les contes franc-comtois, bienvenue en Franche-Comté

Le paysage restait le même et Léon commença à s'ennuyer. La voiture zigzagait sur la route, son père murmurait en chantant... Léon s'est mis à se trémousser sur la place du fond :

- Pourquoi nous devons aller si loin, papa ?
- Parce que nous allons voir ta grand-mère qui habite à Dole, c'est un peu loin, mon petit.
- Nous habitons trop loin - il agitait ses jambes, plein d'énergie, il était prêt à sauter, jouer et courir.
- Mais regarde qu'est-ce qu'elle est belle notre région, c'est une vraie magie.
- La magie ... je ne l'aime pas trop, car je ne sais pas comment ça marche.
- Tu es trop sérieux mon fils, comme ta mère - il a rit - regarde, les vaches ! Elles sont très belles, les plus belles de toute la France !
- Papa, t'aimes trop notre région comme s'il n'y a rien d'autres sur la Terre.
- C'est vrai mon petit, c'est la Terre à découvrir et à aimer, qu'on peut explorer toute la vie.

Le même soir Léon est allé au lit comme d'habitude avec sa petite encyclopédie, pas de contes, ce n'est pas la lecture pour les garçons sérieux. Dès que Léon s'est abouché sa tête dans l'oreiller, il a succombé au sommeil. Plus le sommeil l'assommait, plus il s'éloignait de la réalité, de sa petite chambre et du jour passé dans le milieu familial.



YULIA TITOVA
Étudiante Université
de Strasbourg
(France)



JULIEN FRANCK
Fromager
Besançon (France)

Léon a été réveillé par un son assourdissant : quelqu'un ou plutôt quelque chose criait. Ce n'était ni l'aboïement ni le ronflement du moteur de la voiture.

Sa stupéfaction ne pouvait que s'accroître quand il comprit que son lit avait disparu tout comme sa chambre et qu'il se retrouva au milieu d'une forêt. « Papa, maman » - les cris qui ne servaient à rien dans cet endroit complètement étranger. Mais qui était cette bestiole qui avait crié ? Elle devait être très effrayante. Ses yeux se sont presque habitués à l'obscurité et il senti un regard, Léon s'est mis à tourner la

tête et il aperçut deux petits yeux tournés vers lui : encore un animal effrayant ...la minute suivante, il vit une petite forme touffue, la bestiole le regardait désespérément. Il tendit ses mains vers la bestiole, prêt à le prendre et s'enfuir le plus loin possible des cris dans cette forêt. Mais dès qu'il pris cette petite bête, il fut attrapé. Tout n'était que ténèbres, il sentit alors des griffes pointues accrochées dans sa veste. Plus il s'éleva dans les airs, plus il serrait l'animal dans ses bras qui était lui aussi tout autant effrayé et à peine capable de respirer.



Dino-zoo, le parc préhistorique de dinosaures en Franche-Comté

Dans un soudain silence, un énorme cri résonna. Léon ne comprit pas que le cri était dû à la bête qui le tenait dans ses griffes. Le carnivore coupait le ciel nocturne avec ses grandes ailes. Le ciel fut profond et émaillé d'étoiles. Une grande forêt s'étendait en dessous, dense tel un grand tapis couvrant la terre. Le vent soufflait par rafales et les arbres se penchaient très bas.

Sur les parties ouvertes Léon discerna les scènes de batailles, des batailles entre des animaux monstrueux : les DINOSAURES... Il n'arrivait pas à le croire. Les vrais dinosaures dans une forêt de Franche-Comté. Il s'est souvenu avoir vu un squelette de dinosaure au musée d'archéologie de Lons-le-Saunier attestant de l'histoire des

dinosaures qui avaient laissés des traces de leur passage. Il n'avait même pas eu le temps de s'en rendre compte que Léon fut jeté par terre non loin d'un gigantesque dinosaure, clapet grand ouvert, faisant un cri étourdissant. Quand soudain ce dernier tomba comme un rocher et ne se releva plus.

Léon a laissé partir la petite bestiole qu'il tenait dans ses bras depuis le début. Le farfadet le regarda quelques instants avant de grimper dans un arbre. Le garçon sentit la gratitude dans le regard de la bestiole, et sans avoir le temps pour réfléchir il est tombé dans l'obscurité profonde entraîné par une force étrange et occulte.

Le département de Jura connu pour son climat froid, fut plus

chaud qu'on le pense : il y a 150 millions d'années, une mer chaude recouvrait partiellement l'actuel Massif de Jura. Des dinosaures habitaient dans ses rivages. La période géologique connu comme le Jurassique, doit son nom aux calcaires trouvés dans le Jura. Les empreintes des dinosaures sont toujours visibles à Coasia et Loulle, et le musée de Lons-le-Saunier propose à ses visiteurs de découvrir les squelettes des fameux monstres de l'époque jurassienne.

La Terre comtoise a beaucoup offert à l'archéologie, y compris un dinosaure jurassien, baptisé Plate-saurus, exhumé en Franche-Comté. Georges Cuvier ressortissant du Doubs a inventé la paléontologie moderne au XIXe siècle.

Léon tombait de nouveau dans l'obscurité, dont il ne pouvait pas s'échapper, même s'il le voulait. Quelques instants plus tard, Léon se retrouva sur un sentier couvert de grands arbres noirs, il entendait couler l'eau au loin. L'œil aux aguets, comme s'il était à l'affût d'une nouvelle aventure, il suivait le son de l'eau. Léon sortit vers un endroit peu arboré et ce qu'il vit lui coupa le souffle. Il s'arrêta, charmé par la limpidité et le bruit de la chute d'eau. Léon senti un regard sur lui, il se retourna. Au loin il remarqua une figure, c'était un peintre : un homme près d'une toile, des pinceaux à la main, le visage fatigué.

La nature, la beauté, tout le monde veut s'en emparer. Léon ne faisait pas l'exception, il s'approcha du peintre.

- Bonjour - sourit-il
- Bonjour - le peintre était absorbé par le travail.

Léon jeta un coup d'œil sur la toile, la source de la rivière, en couleurs profondes et sombres.

- C'est la Source de la Loue, j'adore ce nom - sourit Léon.

- Tu l'as déjà vue ?

- Oui, je n'habite pas loin d'ici. Mon père m'a raconté les histoires sur la Loue.

- Est-ce que tu aimes les études ? C'est important, « savoir pour pouvoir » - souviens t'en.

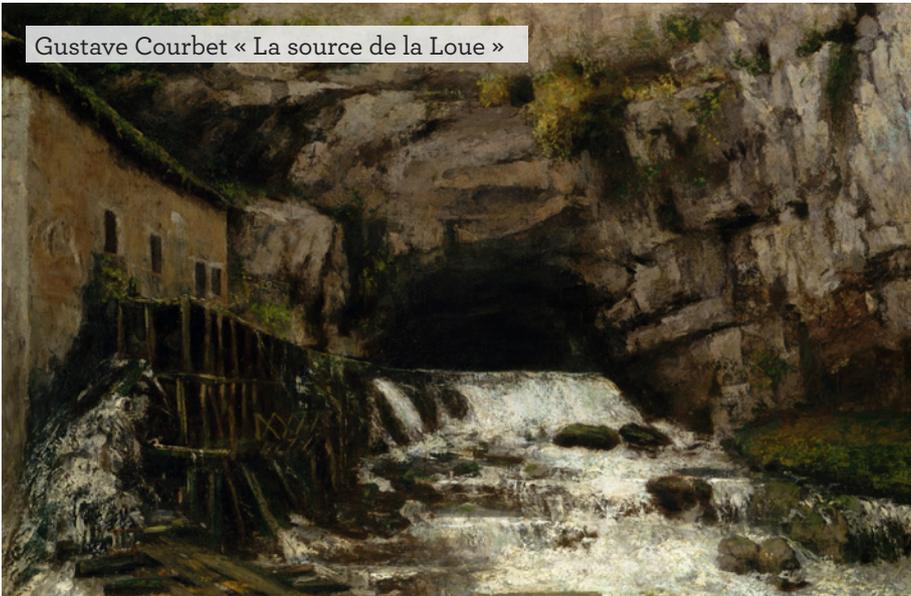
- Oui, je veux pouvoir raconter d'aussi belles histoires que mon père.

- C'est très bien, mais « à quoi sert la vie si les enfants n'en font

Siège de Besançon en 1674, par Adam François van der Meulen



Gustave Courbet « La source de la Loue »



plus que leurs parents... »

Léon plongé dans ses pensées, n'a pas aperçu que la forêt, le peintre et la toile avaient déjà disparu. Plus tard il comprendra que ce peintre fut Gustave Courbet et la toile fut son chef d'œuvre « La source de la Loue ».

Gustave Courbet, originaire d'Ornans, dans le Doubs, est un des plus grands peintres français du XIX^e siècle. Il était le premier à employer le terme « réalisme » pour parler de ses tableaux, ce qui n'est pas étonnant vu l'opposition de ses toiles aux critères de la peinture académique de son époque. Courbet inspiré par des forces de la nature et des femmes, a eu un grand succès à Paris, ce qui ne lui empêchait pas de retourner dans sa patrie pour s'exiler et pour s'inspirer. Certains points de vue et paysages de ses tableaux sont difficiles à retrouver, d'autres se retrouvent facilement à travers des villes et des villages. Le peintre aimait sa ville natale, Ornans, qui figure sur plusieurs toiles, comme « Enterrement à Ornans ». Grand amateur de la nature comtoise, il consacra au moins 13 œuvres à la source de la Loue, la rivière qui traverse Ornans. Nous pouvons toujours revenir sur les pas du fameux peintre, en faisant de petites balades à Ornans et dans ses alentours et en admirant la source de la Loue ou le château de Thoraise peint par Gustave Courbet en 1856, et peu changé jusqu'à nos jours.

Quand il ouvrit ses yeux, il ne pouvait voir que l'horizon en

flammes, il sentit la forte chaleur de l'air. En regardant de plus près, il vit un village, le village était flammes. Le petit garçon, encouragé par ses aventures, était prêt à se lancer dans un nouveau défi. Mais il sortit de la route, lorsqu'il aperçut les combattants qui s'approchaient. « Dûe vous gâ, Monsieu de Navarre Qu'estes--vous envie de fâre ? » - cria un des soldats, les autres éclatèrent de rire. Léon jeta un regard méprisant vers les soldats. Dès qu'il reprit son chemin, il aperçut une petite fille. Elle marchait lentement, la tête penchée en s'inondant de larmes.

- Qu'est-ce que t'est arrivé ?

La fille lui fit un regard vide, recouverte de larmes sur ses joues, elle était la personne la plus perdue qu'il avait vue au cours de sa vie. La fille eut tout d'abord un mouvement de recul, puis après l'avoir regardé dans les yeux, elle lui dit : « C'est mon village » et elle lui montra du doigt. Ils partirent ensemble, la nuit opaque tomba et la fille commença à trembler, transie de froid. Léon lui tendue sa petite veste. En route, il écoutait la fille dont l'histoire était peu cohérente, mais qui marqua le petit garçon.

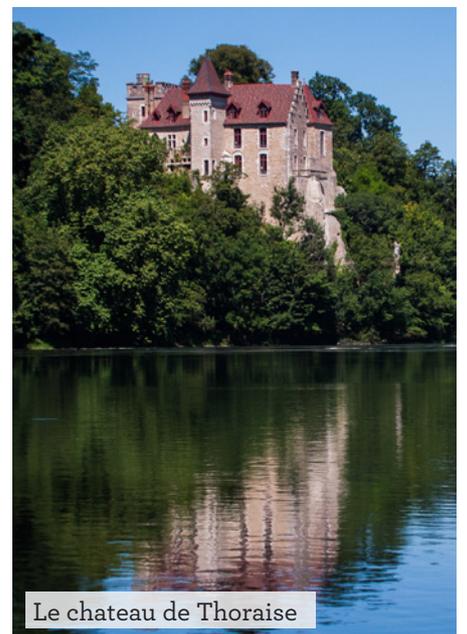
Le fait d'être toujours bercé sans cesse de compliments et d'adoration sauve souvent la vie de grands hommes. Mais peu d'histoire ne se déroule sans le moindre nuage... Ainsi Léon a appris une des plus noires pages de sa région, l'époque où l'armée d'un des plus aimés et des plus réputés roi de France pénétra en Franche-Comté. Les Comtois subirent de nombreux sièges,

notamment celui de Vesoul avec des milliers de morts. Des villes et des bourgs étaient détruits. Le siège d'Arbois fut effroyable et la résistance des Arboisiens héroïque. L'époque sanglante, violente qui est devenue le deuil de la terre ravagée, mais pas conquise.

Quand Léon et la fille, qui s'appelait Astrid, se sont approchés du village, le garçon était choqué par les cendres de cette terrible guerre. Devant l'église il y avait une femme agenouillée, le regard vague, indifférente à tous ce qui l'entourait. Astrid courue vers la femme, l'embrassa et elle lui montra la veste de Léon. La petite fille retira son bracelet du poignet et le tendit à Léon comme un gage de sympathie. Au moment où Léon pris ce symbole, il tomba de nouveau dans l'obscurité avec ce seul souvenir pour présent.

Le seizième siècle est connu comme un siècle d'or par opposition au siècle suivant. La province passe près de deux siècles entre les mains des Habsbourg, qui laissent une large autonomie à la Franche-Comté. Ce temps offre la paix et la prospérité au pays, paix extérieure grâce aux traités de neutralité, paix intérieure puisque la Franche-Comté évite les guerres de religion.

Les temps maudit commencent par l'intervention d'Henri IV en 1595, qui s'enfonce au cœur du pays, sommant les villes et les bourgades à se rendre. Celles-ci, incapables de se défendre furent ravagées. Quingey, Arbois, Château-Chalon, Lons-le-Saunier et



Le chateau de Thoraise

beaucoup d'autres succombèrent. Le roi de France avait la tentation de couper le gâteau de la Franche-Comté en trois morceaux : le Haut Doubs aux cantons suisses, un autre morceau au comte de Montbéliard, et les deux tiers de la province à son fils César de Vendôme. La mémoire étant très sélective, les comtois se souviennent des hommes qui défendaient leur terre mais ne font pas le moindre rapprochement à Henri IV. Ce qui peut être illustré par l'affaire Morel, jeune arboisien, un des résistants pendus pendant l'intervention d'Henri IV. Jean Morel est vite devenu un personnage emblématique, en XIX siècle les arboisiens construisent une fontaine Morel, la rue voisine prend le nom de Morel et déjà vers la fin de XX siècle l'école qui s'y trouve devient l'école Morel. Pourquoi les historiens osent parler d'une mutation mémorielle ? Parce que dans l'affaire Morel qui a souffert de la guerre avec Henri IV, on oublie le rôle du roi, et même les batailles qui arrangent la Franche-Comté sont connues comme « un passage dans la région ». Les arboisiens même sont très fiers que « le bon roi » avait apprécié les vins d'Arbois. Au fil de temps les deux faits deviennent légendaires, l'amour du roi pour le bon vin arboisien et l'importance de la figure de Jean Morel dans la défense d'Arbois, empoussiérant l'intervention des français en Franche-Comté commandés par un des monarques les plus connus et les plus populaires.

Le plan échoué par Henri IV, est réussi par Louis XIV dit le roi Soleil : la Franche-Comté devient française en 1668-1678, le comtois devient français. La terre comtoise épuisée par la guerre de dix ans (l'épisode comtois dans la guerre de trente ans), n'est plus qu'un pays ruiné, vidé et inquiet de son destin.

Cette fois-ci Léon fut surpris par la lumière dès lors qu'il ouvra les yeux. Habitué à ses aventures il essaya de comprendre où il se trouve. Assis au milieu d'une place il comprit vite que ses découvertes pourraient être plus joyeuses : il fut à la fois envahi de marchands, de marchandises, des cris de la foule. Cette foire fut très différente de tous ce qu'il avait déjà



Fort des Rousses, les caves à Comté

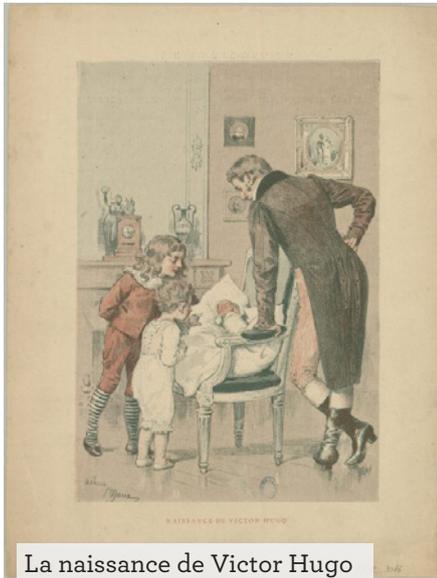
vu : les comptoirs étaient garnis par de grands toiles, du papier, du plomb, des lances en bois de sapin et des arbalètes. Les objets dont Léon ne voyait pas l'utilité. L'autre partie était consacrée à la nourriture : les poissons très odorants sur les étalages attendaient des acquéreurs. Les marchands proposaient du fromage qui paraissait assez familier pour le petit Léon. Il pense que cela peut être le comté, le meilleur fromage de la Franche-Comté (ou du monde entier selon certains franc-comtois). Parmi les biens on pourrait trouver aussi du vin d'Arbois, qui reste connu et apprécié jusqu'à nos jours. Léon ne sut pas qu'il profita de la foire de Chalon qui constitua le centre d'échange au cours de XIV siècle, nombreux comtois s'y rendent : les Bisontins, les Jurassiens, les habitants Revermont, de Luxeuil, qui comptaient parmi les gros vendeurs de fil, et des verriers de Vauvilliers.

Une des plus fameuses marchandises est le Comté, ce fromage qui doit son nom à sa région de production, dont l'apparition est liée aux hivers comtois quand il fallait stocker le lait abondant en été. La fabrication du comté actuel est fondée sur la recette du gruyère. Les premières coopératives des fromagers, connues sous le nom de fruitières, vu qu'ils mettaient en commun les produits pour les faire fructifier, produisaient de grands fromages secs et durs, faciles à vendre et à transporter en hiver. Les références au fromage, nommé vacherin pour le différencier du chevrotant, datent de 1264, et liées aux productions à Déservillers (Doubs, Besançon) et à Levier (Doubs, Pontarlier). Au fil de temps les fromages de grande taille confirment l'importance des fruitières

qui permettent de conserver une grande quantité de lait. Dans les fromageries une meule de 40 kilogrammes nécessite environ 400 litres de lait de vaches Montbéliarde. La spécialité comtoise a connu le changement grâce aux suisses, qui ont apporté l'usage de la caillette de veau à la place du caillage avec des plantes, ce qui pourrait être plus étique et végétarien aujourd'hui.

Le temps passe mais le comté reste un des meilleurs fromages français, notamment celui-là est le premier à obtenir une appellation d'origine contrôlée, ce qui garantit le respect des procédures traditionnelles et de la nature.

Cela ne serait pas juste de consacrer une partie d'histoire au comté, sans aucune mention d'un autre fromage, la fameuse Cancoillotte, bien connue en Franche-Comté et difficile à trouver dans les autres régions. Selon certains historiens le mot « cancoillotte » peut provenir de l'expression latine « concoctum lactem », trouvée dans des écrits romains. L'origine de la cancoillotte n'est pas si précise que celle du gruyère, du comté et d'autres fromages, mais l'histoire de ce fameux fromage comtois est connue pour sa vieille légende. Celle-ci raconte la vie de deux géants Cancoille et Yotus ayant habité dans une ferme comtoise. Les deux hommes aimaient se bagarrer, et au cours d'une bataille le géant Yotus tombe sur le coin de la cheminée et renverse le pot de lait caillé qui fond ce qui crée la cancoillotte qu'on connaît aujourd'hui. Selon une autre histoire ce fromage est né d'une erreur de fabrication, comme beaucoup d'autres plats.



La naissance de Victor Hugo

La cancoillotte était connue sous plusieurs noms, « fromage fondu », « fromage de ménage », « fromage de femme ». Il reste un fromage des vallées, ainsi sa consommation est plus importante en Haute-Saône que dans le Haut-Jura.

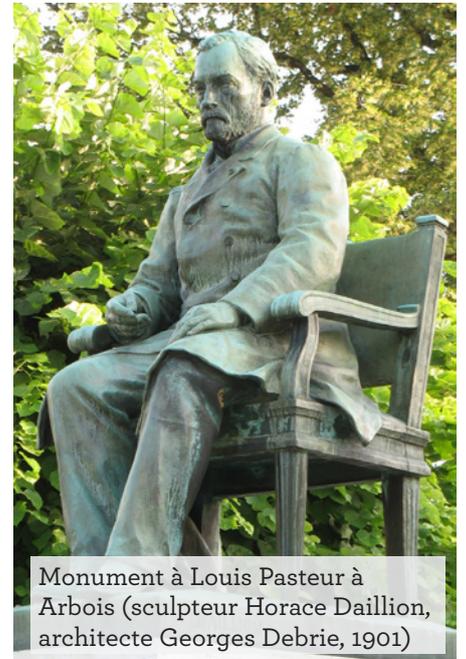
A la minute où il a ouvert ses yeux, Léon comprit que son rêve ne l'avait pas amené chez lui. Il n'était pas dans son petit lit abrité sous le toit de sa chambre. Il sentit une substance collante sur la main, après l'avoir examinée Léon a bronché, c'était du sang. Il a dû se faire mal en tombant. Mais où se trouve-t-il cette fois-là ? Adossé au mur d'un bâtiment, il réfléchit, en scrutant les alentours sombres, l'endroit lui paraissait familier. « Je suis à Besançon ! » - clame-t-il. Il eut peur de sa propre voix dans le silence qui régnait en ville. Soudain, il entendit un petit bruit s'approchant, c'était un bruit de talons : quelqu'un courait, Léon se cacha derrière le coin d'une maison, un instant plus tard il vit celle dont les talons produisaient ce bruit. Ce fut une jeune femme ayant oublié sous le coup de l'émotion toutes les convenances, elle paraissait émue et très agitée. Elle s'arrêta devant une des maisons sur la place, la porte s'ouvrit immédiatement. « Comment se sent elle ? Avez-vous déjà envoyé chercher Monsieur Baratte ? » - étant entré elle continua à parler, Léon s'approcha pour comprendre la raison de cette agitation. « Dommage que Monsieur Hugo ne soit pas présent ! ». « Hugo, Hugo ... » - Léon commença à se rappeler nerveuse-

ment de ce nom. « Victor Hugo ! Le célèbre écrivain ! comme le collège, le lycée et le musée à Besançon ! » - il est plein d'espoir de voir cet homme de lettre personnellement.

Léon a fait un tour sur la place et même la nuit ne l'empêcha pas de comprendre que la ville n'était pas tout à fait pareille. Pas de petits commerces se trouvant sur la rue d'aujourd'hui, pas d'enseigne sur la maison natale de Victor Hugo, pas de plaque mentionnant les frères Lumières sur la maison à côté. En attendant le grand écrivain, il s'est assis sur le trottoir, la fatigue l'emporta : Léon s'est endormi. Son attente fut vaine en considération de la date dont Léon n'était pas au courant. A dix heures et demie du soir, le septième du mois de ventôse l'an X de la République, Victor Hugo, fils de Léopold Hugo et de Sophie Trébuchet, est né, ce qui a été déclaré le jour d'après et témoigné par Jacques Delélee et son épouse Marie Anne, qui devint la marraine du futur écrivain.

Un des plus grands écrivains de la littérature française, l'homme engagé, le député de l'Assemblée nationale, Victor Hugo est né à Besançon, mais il n'y est passé que six semaines. Ce temps permet aux Bisontins de le considérer comme un de leurs illustres compatriotes, et à la ville de Besançon d'ouvrir les portes de « La maison natale de Victor Hugo ». Ce dernier n'est pas un musée mais un endroit qui rend hommage à cet Grand Homme en liant ses combats avec la réalité actuelle. Dans sa maison natale, les visiteurs peuvent lire la lettre de Victor Hugo adressée aux Bisontins, où il se décrit comme « une pierre de la route où marche l'humanité ». Loin de sa terre natale, Hugo reste franc-comtois, il fréquente son ami compatriote Charles Nodier. Le grand écrivain échange avec des Francs-comtois : Charles Weiss, le bibliothécaire et le député du Doubs, Gustave Courbet, Max Buchon, le poète de Salins, qui lui envoie à Guernesey ses Poésies comtoises.

Besançon est évoqué dans le premier poème de Feuilles d'automne :

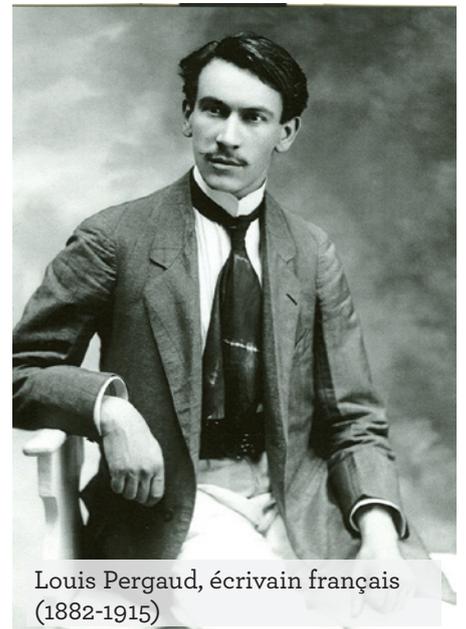


Monument à Louis Pasteur à Arbois (sculpteur Horace Daillion, architecte Georges Debrie, 1901)

*Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ; [...]
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.*

VH

Le terroir comtois riche de beaux paysages, de sites archéologiques, de légendes et de spécialités régionales, et aussi riche de personnalités connues en France et dans le



Louis Pergaud, écrivain français (1882-1915)



monde entier. Les francs-comtois sont nombreux à contribuer dans la culture, l'histoire et la science, ainsi le célèbre scientifique français Louis Pasteur est devenu pionnier de la microbiologie. Né à Dole, cet homme de science a une longue histoire avec la Franche-Comté, il a commencé ses études au collège royal de Besançon (actuel collège Victor Hugo), et quelques années plus tard il était maître d'études au collège de Besançon. Étant devenu un savant réputé, il est parti à Arbois (Franche-Comté) où il a fait des recherches sur les vins.

Pas loin du collège où Louis Pasteur a fait ses premiers pas vers le monde de la science, on pourrait trouver la maison natale des frères Lumières qui sont connus en tant qu'originaires de Lyon, bien qu'ils soient nés à Besançon. Les fils d'Antoine Lumière, un peintre et photographe connu dans la région, ont passé leur enfance en Franche-Comté avant le déménagement familial à Lyon.

Un autre fameux franc-comtois, Rouget de Lisle, s'est fait son nom en dehors de sa région natale. Cet officier français, poète et au-

teur dramatique était originaire de Lons-le-Saunier, a connu la gloire grâce à son chant de guerre « La Marseillaise ».

Parmi les grands poètes et hommes de lettres Louis Pergaud a joué un rôle spécial en chantant la beauté de la terre comtoise, notamment dans « La guerre des bouillons », ce roman a été réédité une trentaine de fois, ainsi qu'en version bande dessinée. Dès qu'on ouvre ce livre, le monde de l'enfance comtoise plein de courage, d'amitié et d'amour nous absorbe. Cet écrivain né à Belmont, dans le Doubs a obtenu le prix de Goncourt avec son recueil de nouvelles « De Goupil à Margot, histoires de bêtes », où il raconte les histoires des gens et des animaux de sa patrie. Plusieurs écoles portent le nom de Louis Pergaud, y compris le plus grand lycée de la Franche-Comté, le lycée Louis Pergaud à Besançon.

Léon a ouvert les yeux, il ne pouvait pas y croire : SA CHAMBRE avec les photos sur les murs, son petit bureau, ses livres et ses jouets ! Il s'est levé et en criant : « papa, maman ! » il est sor-

ti de sa chambre. « Qu'est-ce qui t'arrive, Léon ? » - a demandé son père. « C'est Victor Hugo, Besançon, le fromage, beaucoup de fromage et les DINOSAURES ! » « T'as eu un cauchemar mon petit » - a demandé sa mère. « Cela n'a pas pu être un cauchemar, il rêvait du fromage ! » répondit son père.

Léon soulagé par la présence de sa famille ne voulait plus raconter son rêve, il voulait le garder pour soi, pour pouvoir le raconter plus tard, beaucoup plus tard.

Mots-clés : Franche-Comté, France, histoire, conte, région française, Victor Hugo, Louis Pergaud

Références :

Histoire de la Franche-Comté - Fietier Roland, Privat

Henri IV en Franche-Comté : tragédie, histoire, mémoire - Paul Delsalle, Université de Franche-Comté, Besançon

Concoillotte.net

Franchement-comtois.net

Cathy photos Franche-Comté (Facebook)

→ yulya.titova.2011@mail.ru



Nicolas de Boishue : « La Maison russe est une forme de miracle qui dure »

La Maison russe de Sainte-Geneviève-des-Bois n'est pas une demeure comme les autres. C'est une demeure chargée d'histoire et de mémoire, un lieu emblématique de l'immigration russe en France.

En 1927, la bienfaitrice britannique Dorothy Paget, sensibilisée aux difficultés des émigrés russes de Paris, fait l'acquisition d'une vieille ferme de Sainte-Geneviève-des-Bois transformée en maison bourgeoise au XIXe siècle et connue depuis sous le nom de Château de la Cossonnerie. Miss Paget offre le château à son amie russe, la princesse Vera Mestchersky, ancienne administratrice de la Croix Rouge russe, qui envisageait de fonder une maison de repos et de retraite pour ses compatriotes réfugiés âgés, malades ou mutilés de guerre. De cette façon, le Château de la Cossonnerie à Sainte-Geneviève-des-Bois devient la « Maison Russe ».

*Aujourd'hui nous avons la chance d'entretenir avec son directeur **Monsieur Nicolas de Boishue**, l'arrière-petit-fils de Vera Mestchersky.*



OLGA KUKHARENKO
Enseignante à l'Université pédagogique d'Etat de Blagovestchensk (Russie)

Monsieur de Boishue, je vous remercie beaucoup d'avoir consenti à accorder une interview à notre revue. Pourriez-vous d'abord parler un peu de l'histoire de votre famille. Qu'est-ce qui emmène la princesse russe Vera Mestchersky en France ?

Vera Meschersky quitte la Russie, en 1920 en partant de Constantinople. Nous avons dans nos archives son passeport de cette époque, et le dernier tampon indique cette date comme départ, hélas définitif, de sa patrie. Elle bénéficie d'un visa diplomatique français en février 1920 pour accompagner la grande duchesse Marie de Russie délivré à Novorossisk et elle a un visa diplomatique pour la France délivré à Constantinople par les autorités françaises le 16 mars 1920.

Elle se rend en France.

Pourquoi la France ?

Tout d'abord une grande partie de l'aristocratie russe parle français ; ensuite, il existe une amitié franco-russe, dont votre association est aussi l'illustration, qui est extrêmement forte. Les exemples de cette amitié ne manquent pas : elle est symbolisée par les ambulances de la Croix Rouge Russe sur le Front français, un pont au cœur de Paris qui est baptisé du nom du père de Nicolas II, Alexandre III... Et enfin, il y a aussi des liens forts, entre les élites européennes. Il faut noter également que la République Française a été généreuse en ac-



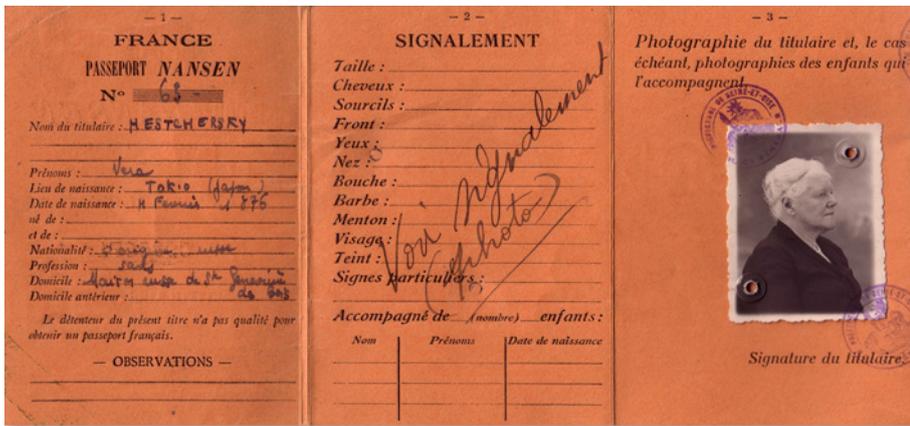
cueillant tous ces Russes, jetés sur les routes par la révolution.

Pourquoi elle décide de créer un abri pour ses compatriotes russes ?

Vera Mestchersky est confrontée à la difficulté de l'exil, à la nécessité d'éduquer les enfants, de former les adultes, de soigner les malades et de trouver des moyens de subsistances. Les personnes âgées, malades et handicapées ne peuvent pas travailler et se retrouvent bien souvent, dans des situations de misère ou, dirait-on aujourd'hui, de précarité.

L'espoir de retour en Russie s'amenuise et chacun est amené à organiser et à penser sa vie loin de la patrie. Dans un premier temps, privé de leur nationalité russe ; les russes deviennent « apatrides » ne bénéficiant pas des mêmes droits que les Français. Il faut donc que la communauté russe s'organise par elle-même. Elle s'organise bien, en gérant les fonds existants, le mécénat, les ressources internes à la communauté russe.

La Maison russe est la première maison de retraite russe en France



créée après la Révolution. Elle est liée à cette prise de conscience.

Elle est aussi l'histoire d'une rencontre entre Vera Mestchersky et une richissime anglaise, Miss Dorothy Paget qui lui offre le château de la Cossonnerie pour créer cette œuvre que Vera Mestchersky souhaitait. Elle dirigea la Maison russe jusqu'à son décès en 1949, date à laquelle sa belle-fille, ma grand-mère lui succéda jusqu'à son décès en 2008.

A partir de 1936, la France ratifie la convention de Genève et les apatrides deviennent des réfugiés, bénéficiant des mêmes droits sociaux que les Français. A partir de ce moment, la Maison russe devient moins dépendante de la solidarité interne à la communauté russe et du mécénat.

Qui étaient les premiers résidents de la Maison russe ? Qu'est-ce qu'ils y recherchaient et trouvaient ?

La Maison russe est créée en avril 1927. Les premiers habitants sont principalement des aristocrates, des officiers de l'armée blanche, des représentants du clergé.

Très rapidement après les années 30, la Maison russe a accueilli tous les russes, quelques soient leurs opinions, qui étaient réfugiés politiques en France.

Le projet de Vera Mestchersky est très moderne et reste d'actualité. On ne peut soigner et prendre en charge des personnes vulnérables qu'en intégrant leur culture d'origine. Et d'ailleurs, une de ses premières initiatives est d'ouvrir une

chapelle orthodoxe russe dans laquelle encore aujourd'hui des liturgies sont célébrées tous les dimanches. Cette chapelle Saint Nicolas est aujourd'hui considérée comme un monument historique.

A la Maison russe, on mange de la nourriture russe, on célèbre les fêtes russes et on parle russe, ainsi chacun se sent intégré, chez lui.

Quel rôle votre famille a-t-elle joué dans l'histoire de la Maison russe depuis sa création à nos jours ?

On pourrait dire qu'elle y a joué un rôle prépondérant, mais la maison est gérée depuis sa création par une association, à but non lucratif, à laquelle appartiennent des membres de ma famille mais aussi des pensionnaires, des familles de pensionnaires et des personnes recrutées à raison de leurs compétences professionnelles dans le domaine de la prise en charge du grand âge.

La Maison russe fédère les énergies, elle est un lieu unique, de tolérance, de respect de l'autre et de culture : pas besoin d'être russe ou de ma famille pour s'y sentir chez soi. A cet égard, cette qualité est sans doute très russe.

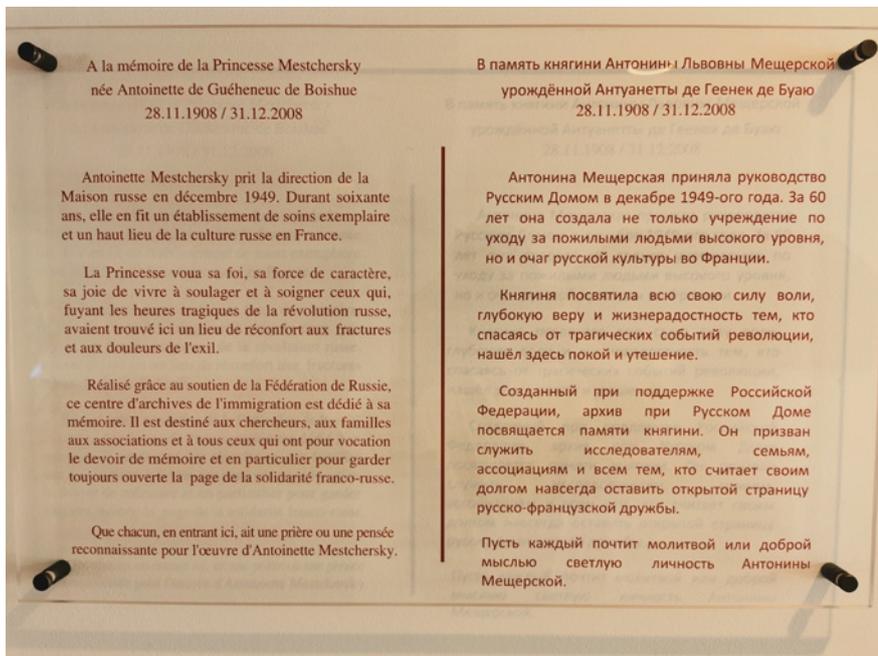
Votre grand-mère, la princesse Antoinette Mestchersky, née de Guéhéneuc de Boishue, a dirigé la Maison pendant 60 ans. C'est toute une vie ! Qu'est-ce que la maison était pour elle ?

Je vous remercie de me donner l'occasion de lui rendre hommage. Ma grand-mère, Antoinette Mestchersky a fait vivre la Maison russe pendant plus de 70 ans. Elle l'a fait par fidélité à sa belle-mère, Vera Mestchersky qui lui a demandé de la diriger. Elle l'a fait aussi par vocation, elle aimait les gens et la cause des russes immigrés. A la fin de sa vie, elle se sentait très russe et ses voyages en URSS furent toujours pour elle des moments inoubliables.

A l'époque, où elle dirigea la Maison russe, les pensionnaires étaient plus jeunes et, notre établissement était un des lieux de socialisations de l'aristocratie russe en exil. La vie était difficile, les conditions de vie parfois misérables mais cette société restait brillante et digne. Pendant les 20 dernières années de sa vie, elle a été aidée par



Rencontre de Antoinette Mestchersky avec le patriarche Alexis II lors de sa visite à la Maison russe (2007)



La plaque à la mémoire de Antonina Lvovna Mescherskaya



La plaque à la mémoire de Vera Kirrilovna Mescherskaya



La plaque à la mémoire d'Elisabeth de Boishue

à Vladivostok peu de temps avant sa prise par les Rouges. Il était fier lorsque l'ambassade de Russie lui rendit son passeport russe. Il me racontait cette histoire, et lorsque j'y pense, l'émotion encore me submerge.



Et vous, parlez-vous russe ? Les origines russes de votre famille vous guident-elles dans votre quotidien, au travail ou dans vos projets personnels ?

Je pense qu'elles me donnent un souffle, un cœur et une énergie supplémentaire. Ma foi orthodoxe me donne une force indéniable. La visite récente du patriarche Kirill à la Maison russe fut un soutien spirituel pour nous d'une incroyable force.

Elles m'obligent aussi peut-être davantage. En tous les cas, elles sont présentes. Je parle russe, j'aime la Russie, j'aime m'y rendre, je m'y sens bien.

Mots-clés : France, Russie, Sainte-Geneviève-des-Bois, Maison russe, histoire

→ olga.kukharenko@gmail.com

sa belle-fille, ma mère et par son fils, mon père.

Quelle est la mission principale de la Maison russe aujourd'hui ?

La Maison russe a une triple vocation.

D'abord, elle est un établissement médico-social, pour employer les termes réglementaires un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes. Elle accueille 80 résidents et plus de 50 personnes y travaillent. Elle a encore plus de 40 % de résidents de culture russe et environ 60 % des salariés.

En plus, nous avons un centre de formation susceptible de former des débutants ou des salariés confirmés, qu'ils soient français ou russes. Par exemple l'année dernière nous avons participé au séminaire des travailleurs sociaux de Sibérie à Kemerovo. La mairie de Moscou s'intéresse à notre exemple et à notre expérience.

Enfin, la Maison russe a engagé une réflexion sur ses archives depuis 2013. Les archives de la Fédération de Russie (Gosarkhiv) et les archives de France ont constaté la richesse de notre fond. Nous avons adressé une demande de subvention à l'ambassade de Russie qui nous a répondu favorablement. Depuis ce soutien financier à l'investissement, nous avons entrepris un travail de nettoyage des archives, de classement et d'inventaire. D'autres fonds historiques, comme celui de la Croix Rouge Russe ont été déposés à la Maison russe. Aujourd'hui nous avons plus de 300 mètres linéaires d'archives. Elles ne sont ouvertes qu'aux chercheurs et universitaires. Nous avons également des salles de lecture et de travail qui en font un lieu unique de travail sur l'immigration russe et plus généralement sur l'histoire des immigrations en France, sur leur intégration et sur la place des réfugiés au sein de la République Française.

Et aujourd'hui, la Maison russe accueille-t-elle beaucoup de résidents venant de Russie ?

Nous avons 40 % de résidents d'origine ou de culture russe. Ils se décomposent en trois catégories.

Ce sont d'abord les enfants d'immigrés russes de la première vague nés sur le territoire français,



par exemple dans les années 30 ou 40. Leurs parents sont russes, ils ont été élevés par des parents russes avec comme langue maternelle le russe. Nous avons eu par exemple récemment comme pensionnaire Alexandre Rostislavovitch Koltchak, petit-fils de l'amiral Koltchak.

Il y a aussi des personnes âgées nés en URSS, dans les années 30-40 et immigrées en France par exemple à l'époque bréjnévienne.

"... mes origines russes me donnent un souffle, un cœur et une énergie supplémentaire."

Le célèbre galeriste Alexandre Gle-ser y vécut.

Et enfin y habitent des personnes âgées nées en URSS, dont les enfants vivent et travaillent en France et qui souhaitent que leurs parents ne restent pas seuls. On peut parler de rapprochement familial, même si bien souvent il s'agit de familles de diplomates ou d'expatriés russes (cadres ...).

Est-ce qu'il y a un ou des immigrants russes dont l'histoire vous a marqué personnellement le plus ?

Tous m'ont marqué. La plupart d'entre eux aimaient la Russie et vivaient l'exil comme une tragédie et l'âge comme un drame. Leur vie

a souvent été marquée par les difficultés, les souffrances. Ce centre d'archives est destiné à rappeler leur mémoire et à ce qu'ils ne soient pas oubliés.

Ma grand-mère et ma mère ont dirigé la Maison russe. J'y viens depuis que je suis enfant. J'ai rencontré beaucoup de pensionnaires de la Maison russe. Enfant, j'y étais évidemment moins sensible, pour moi, ce monde était normal. Aujourd'hui et avec la chute de l'URSS je mesure pleinement l'enfance incroyable que j'ai pu vivre parmi ces personnes, souvent remarquables.

Aujourd'hui, je dirige la Maison russe, et j'apprécie la compagnie de ces résidents, mais la plupart sont très dépendants. Et j'ai nécessairement une distanciation professionnelle. La Maison russe est une forme de miracle qui dure. A ma connaissance, aucun lieu de cette nature n'existe ailleurs dans le monde.

Pour n'en citer qu'un exemple qui vous parlera. Je me rappelle très bien d'Yvan Mirzoff, né à Blagovestchensk le 29 août 1906. Il était électricien en France et au moment où il avait besoin d'une maison de retraite, il a quitté le pays basque où il habitait pour s'installer à la Maison russe. Peut-être a-t-il encore des parents près de chez vous ? Il est mort à la Maison russe le 25 mai 2008, sans jamais devenir français, restant fidèle à l'Amour, à sa terre et à sa patrie. Il était cadet de l'Amour. Son seul souvenir de Russie, était la photo de sa mère décédée avec laquelle il pris le bateau

Direction de la Maison russe de l'origine à nos jours



Vera Kirrilovna Mescherskaya, née de Struve (1870 - 1949) présida la Maison russe d'avril 1927 à 1949, date de son décès



Antonina Lvona Mestcherskaya, née Antoinette de Boishue (1908-2009) présida la Maison russe de 1949 à 2008, date de son décès



Élisabeth de Boishue, née Stoskopf (1948-2001) dirigea la Maison russe de 1978 à 2001



Jean de Boishue préside la Maison depuis 2008



Dr. Michel Benady dirigea la Maison russe de 2001 à 2007 Aujourd'hui le médecin de la Maison russe



Nicolas de Boishue dirige la Maison russe depuis 2007

La Maison russe en chiffres

1927

création de la Maison russe à Sainte-Geneviève-des-Bois

1939

consécration de l'église Notre-Dame-de-l'Assomption située dans le cimetière « russe »

40 %

des pensionnaires d'origine russe

80

personnes de plus de 60 ans sont hébergées

5 000

personnes ont été accueillies à la Maison russe depuis sa création

85

ans âge moyens des pensionnaires

2015

Inauguration du Centre d'archive de l'immigration russe en France

2016

Visite du le Patriarche Cyrille de Moscou et de toutes les Russies

11 000

Russes reposent dans 5203 tombes dans le cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois

Sur les traces de la famille de l'amiral Koltchak en France

L'année 2020 est marquée par le centenaire de la mort d'Alexandre Vassilievitch Koltchak (1874-1920), le célèbre amiral russe, explorateur et chercheur polaire, le Gouverneur suprême de la Russie et le Commandant suprême de l'Armée russe pendant la guerre civile (1917-1922), élu par les représentants du mouvement blanc pour s'opposer à la politique de Lénine et des « Rouges ».

À l'époque soviétique, la personnalité de l'amiral était entourée de mythes et d'affirmations fallacieuses. Aujourd'hui encore, 100 ans après sa mort, de nombreux faits de sa vie sont perçus de manière ambiguë. Mais il faut reconnaître qu'Alexandre Koltchak était un fervent patriote, aimant son pays et ayant rempli honnêtement le devoir d'un officier russe.

Aujourd'hui, nous discutons avec **Liudmila Abramenko, historienne, auteure d'un livre sur l'histoire de la famille de l'amiral Alexandre Koltchak en France.** Elle a recueilli les mémoires laissées par son épouse légitime, Sophie Fedorovna Koltchak (née Omiroff) qui a été contrainte de quitter la Russie en 1919.

Depuis plus de dix ans Liudmila vit en France où elle a fait connaissance avec les familles des descendants des immigrés russes. Elle était intéressée par les histoires tragiques des Russes venus en France durant les années terribles de la Révolution et de la guerre civile pour sauver leurs vies et la vie de leurs enfants.

C'est ainsi que Liudmila a rencontré Alexandre Rostislavitch Koltchak, le petit-fils du grand amiral russe, né en France. Ils se sont liés d'amitié pendant les dernières années de la vie d'Alexandre Rostislavitch. Elle lui a consacré un chapitre dans son livre.



OLGA KUKHARENKO
Enseignante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovetchtchensk
(Russie)

Liudmila, pourquoi et comment avez-vous commencé vos recherches ?

Tout a commencé peu après mon arrivée en France. Un jour de septembre, je me suis rendue dans la ville de Sainte-Geneviève-des-Bois, non loin de Paris, dont l'histoire est liée à la Russie et au peuple russe. Je voulais assister au service dans l'église orthodoxe Notre-Dame-de-l'Assomption, située dans le cimetière de la ville de Sainte-Geneviève-des-Bois, à côté de la maison de retraite qu'on appelle aussi « La maison russe ».

À la fin du service, je suis sortie de l'église par le portail d'une arrière-cour. Le décor environnant, le feuillage doré des bouleaux, les sapins verts, les rangées de vieilles croix orthodoxes, par endroits penchées... me rappelèrent instantanément la Russie. Il y avait là des croix dans un vieux style russe qu'on appelait en Russie « goloubets ». Elles dominaient de nombreuses tombes dans la partie russe du cimetière. Il s'agit de la plus grande nécropole russe en France. Actuellement, il y a 6 000 tombes russes (sur 10 000 au total).

J'ai erré parmi les tombes, où, sur cette terre étrangère, reposent les Russes dont les noms sont liés à l'histoire militaire russe, à la culture russe, à l'orthodoxie russe. Je me suis attardée devant l'une des tombes. C'était la tombe de la famille Koltchak : la veuve de l'amiral et du Gouverneur suprême de Russie Sophie Fedorovna Koltchak (née Omirova), leur fils Rostislav Aleksandrovitch Koltchak et leur belle-fille Ekaterina Aleksandrovna Koltchak (née Razvozova).



Il y eut deux femmes importantes dans la vie d'Alexandre Vassilievitch Koltchak. Toutes deux ont joué un rôle fatidique pour lui. L'histoire de l'une d'elles, Anna Vassilievna Timireva, est connue grâce aux livres et aux films. Le sort de l'autre - sa femme légitime - est peu connu. Je me suis demandée comment avaient

vécu en France ceux dont les noms étaient gravés sur la croix en pierre grise devant laquelle je me tenais...

Comment avez-vous fait connaissance avec le petit-fils de l'amiral Koltchak ?

J'ai rencontré Alexandre Rostislavitch Koltchak (il demandait de prononcer son patronyme de cette façon, en vieux russe) quelques années plus tard, lorsque j'ai commencé à chercher des informations sur l'histoire de sa famille et de la veuve de l'amiral Koltchak en France. Il était d'un caractère dur, hostile envers les étrangers. Ce fut toute une aventure pour moi pour trouver son adresse personnelle ! Je lui ai écrit une lettre. Sa réponse fut cinglante. Il était furieux car j'avais brisé son principe selon lequel il fallait lui être présenté avant de s'adresser à lui. En outre, Alexandre Rostislavitch n'aimait pas les journalistes qui cherchaient souvent à le rencontrer. Plus tard, nous sommes devenus amis et j'ai découvert à quel point il était de nature dévouée, très intelligent et très sensible.

Qui était-il en France ? Que représentaient pour lui la Russie et ses origines russes ?

Il s'est toujours intéressé à la philosophie, l'astrologie, la littérature française et russe. Adolescent, il aimait étudier la grammaire russe, l'étymologie des mots. Alexandre Rostislavitch se rappelait avec fierté



Alexandre Vassilievitch Koltchak



Sophie Fedorovna Koltchak

qu'à l'examen final de russe à l'école du jeudi à Paris, Pierre Pascal, le célèbre chercheur français en langue russe et en orthodoxie, qui avait vécu pendant longtemps en Russie, lui avait attribué la note la plus élevée. Les paroisses orthodoxes créaient de pareilles écoles pour les enfants des immigrants russes afin de garder et transmettre les traditions de l'orthodoxie. On les appelait « les écoles du jeudi » parce que les enfants y allaient le jour où ils n'avaient pas de cours dans les écoles françaises – à savoir le jeudi.

Alexandre Rostislavitch avait un excellent sens de l'humour, il était un dessinateur de talent et avait suivi une formation à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il considérait le genre de la caricature comme un art intellectuel exquis. Ses dessins ont été publiés dans le journal français « Le

Figaro ».

Alexandre Rostislavitch a vécu et travaillé pendant plusieurs années aux États-Unis, où il s'est passionné pour le jazz. De retour en France, il donnait des concerts avec ses amis dans un trio de jazz.

Il était Français de naissance, Américain de seconde nationalité et Russe non seulement par ses origines, mais, à mon avis, par son caractère impulsif. Son âme russe s'exprimait dans sa sensibilité, sa manière de réagir à l'amour, à l'amitié ou à la trahison. Le fait que le nom de Koltchak soit mal perçu en Russie le peinait beaucoup. Il voulait que cela change.

A-t-il volontiers partagé les souvenirs de sa grand-mère avec vous ?

Il avait peu de souvenirs de sa

grand-mère car elle a passé de nombreuses années à la maison de retraite. Bien sûr, quand il était petit, avec son père, ils lui rendaient visite. Elle passait aussi du temps dans la famille de son fils. Elle est décédée en mars 1956 au moment où son petit-fils faisait son service militaire en Algérie. Le jeune lieutenant Koltchak est toutefois venu dire adieu à Sophie Fedorovna.

La tragédie qui est arrivée à son grand-père, l'amiral Alexandre Koltchak, abattu par les bolcheviks la nuit glaciale du 7 février 1920, sur les rives de la Ouchakovka près d'Irkoutsk en Sibérie, avait été vécue douloureusement par toute la famille Koltchak. Et le fait que le nom de Koltchak soit mal perçu en Russie faisait de la peine à Alexandre Rostislavitch.

Comment avez-vous eu l'idée d'un livre sur la famille de l'amiral Koltchak ?

Lors de ma première visite au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois j'ai réalisé l'ampleur de la tragédie du peuple russe qui a été contraint de quitter son pays. Les noms de mes compatriotes sont gravés sur les croix orthodoxes des tombes familiales, parmi les bouleaux russes, mais dans un pays étranger. L'histoire de la famille de l'amiral Koltchak est l'une de ces tragédies.

Qu'est-ce qui vous a marqué lors de vos recherches dans les archives en France et en Russie ?

Une grande partie de mon travail a été réalisée en France. J'ai effectué de nombreuses recherches dans les archives, j'ai voyagé. Je voulais trou-



Alexandre Vassilievitch Koltchak



Sophie Fedorovna Koltchak





Rostislav Alexandrovich Koltchak
(Pau, 1926)



Alexandre Rostislavitch Koltchak
(La maison russe,
Sainte-Geneviève-des-Bois, 2016)

ver des renseignements sur la période méconnue et peu étudiée de la vie de la famille Koltchak après la mort de l'amiral. Contrairement à la Russie, où de nombreuses archives ont disparu pendant la Grande Guerre patriotique, et où certaines archives familiales ont été détruites lors des répressions stalinienne, en France, tous les documents liés à l'immigration russe sont soigneusement conservés. De nombreux dossiers personnels des immigrés de la première vague d'immigration russe ont été créés. On y a recueilli avec soin des témoignages, des extraits d'articles de journaux, etc. Ceci est précieux pour un historien.

Parlez-vous dans votre livre du général français Maurice Janin qui a joué un rôle fatal dans le sort de l'amiral russe ?

Le nom du général français Janin est mentionné dans le chapitre consacré aux derniers jours de l'amiral. Pour Alexandre Vassilievitch Koltchak, un homme d'une honnêteté exceptionnelle, la trahison de l'officier (on peut bien sûr appeler ainsi l'acte du général Janin), a été un coup dur. Des événements tristes ont suivi et ont conduit à la tragédie que nous connaissons.

Que s'est-il passé ?

Le général Maurice Janin dirigeait les forces alliées de l'Entente (France, Angleterre, Tchécoslovaquie, Japon et États-Unis), qui soutenaient l'armée de Koltchak en Sibérie. Après une série de défaites au front, les Blancs ont été contraints d'entamer une retraite

vers l'Est, le long du Transsibérien. Le train dans lequel se trouvait le quartier général du Gouverneur suprême de Russie et commandant suprême, l'amiral Koltchak, suivait ce chemin. La protection et le contrôle de la route étaient assurés par des unités alliées, censées être « garantes » de la protection. Mais le pouvoir dans la région était entre les mains du Centre politique - le bloc socialiste-révolutionnaire-menchévick-bolchevik. Ils ont arrêté le convoi des unités tchécoslovaques, dont la voiture dans laquelle se trouvait l'amiral Koltchak.

Les négociations entre le Centre politique et les Alliés ont commencé. Et c'est le général Janin qui représentait les troupes alliées. Les bolcheviks ont exigé que Koltchak abdique du titre de Gouverneur suprême de Russie et soit remis au Centre politique. Le 5 janvier 1920, Koltchak a signé l'abdication et le 15 janvier, avec le consentement du général Janin, il a été remis par un représentant tchèque aux mains du Centre politique. C'est ainsi que les Alliés ont « payé » la possibilité d'avancer librement leurs unités vers la zone d'évacuation.

Mais est-ce cette trahison-là qui fut fatale, ou faut-il chercher les raisons de la tragédie dans toute la politique perfide des « Alliés » du mouvement blanc ? Les historiens continuent d'étudier cette question.

Arrivés en France, Sophie Fedorovna et Rostislav ont vécu à Pau. Y êtes-vous allée pour vos recherches ?

Bien sûr, je me suis rendue plu-

sieurs fois dans cette ville aux contreforts des Pyrénées. Il y a là la Villa Alexandrine, située sur le boulevard Guillemain, où ont vécu Sophie Fedorovna et Rostislav Koltchak. J'ai étudié les documents des archives de l'école catholique « École libre de l'Immaculée-Conception de Pau » où Rostislav a suivi ses études.

En plus de travailler dans les archives, c'était un plaisir pour moi de rencontrer le marguillier de l'église orthodoxe Saint-Alexandre Nevsky de Pau et les membres de sa communauté. C'est l'une des trois plus anciennes églises orthodoxes de France.

Quels sont vos souvenirs les plus précieux de votre amitié avec Alexandre Rostislavitch ?

L'amitié avec Alexandre Rostislavitch fut comme un cadeau du destin. Non seulement parce qu'il m'a confié les mémoires de sa grand-mère, mais aussi parce que c'était un homme exceptionnel, très cultivé et dévoué qui savait tenir ses paroles, tout comme son grand-père, l'amiral Koltchak. Il était d'une belle nature spirituelle et possédait un grand sens de l'humour. Pour moi, c'était un réel plaisir de l'écouter car il parlait dans un russe qui est oublié aujourd'hui, « avec un accent pétersbourgeois », comme il disait.

Aujourd'hui, quel est votre rêve le plus cher en tant qu'historienne ?

Je voudrais écrire un livre sur une famille orthodoxe. L'arrière-grand-père de cette famille a été canonisé pour ses bonnes actions éducatives en Russie et il est mort en martyr de la main des bolcheviks. Il y a plus de 60 descendants en France. Malheureusement, je ne peux pas en dire plus à ce sujet pour le moment parce que je n'ai pas encore reçu l'accord de la part de la famille.

Je vous remercie, Liudmila, et vous souhaitez beaucoup de succès dans vos recherches !

Mots-clés: Alexandre Koltchak, Rostislav Koltchak, Sophie Koltchak, histoire, Russie, guerre civile, mouvement blanc, France, immigration russe

→ olga.kukharenko@gmail.com

La mort de l'amiral



**LIUDMILA
ABRAMENKO**
Historienne
Moscou - Paris
(Russie-France)

La nuit du 7 février 1920 (le 25 janvier selon le calendrier julien) dans les environs de la ville d'Irkoutsk s'est avérée inhabituellement glaciale même pour la Sibérie. L'air était « transparent et même retentissant », comme un verre proprement lavé. Les étoiles jetaient dans le ciel noir des éclats très vifs, comme si elles « saluaient » avec leur lumière celui dont « l'étoile » devait bientôt s'éteindre.

Dans la cour arrière de la prison d'Irkoutsk, il y avait deux chariots. Avec un grincement désagréable, la porte s'est ouverte et un groupe de soldats de l'Armée Rouge arrivé la veille se présentait, constituant un cercle avec deux personnes à l'intérieur. L'un était calme, replié sur lui-même, l'autre ayant perdu son sang-froid, toute son apparence montrait une peur bleue. Le premier était l'amiral Alexandre Vassilievitch Koltchak qui, quelques jours plus tôt, a renoncé à l'autorité du souverain suprême de Russie en gardant l'honneur d'un officier russe, le second était l'ex-Premier ministre du gouvernement de Koltchak, Viktor Nikolayevitch Pepeliaev.

A la tête des soldats de l'Armée rouge était le chef de la garnison de la ville d'Irkoutsk I. N. Boursak (nom de naissance Boris Yakovlevitch Blatinder). La direction générale a été exercée par celui qui interrogeait Alexandre Vassilievitch pendant ces derniers jours, le président de la Commission d'enquête d'urgence, Tchoudnovskii Semen Grigorievitch (nom de naissance Samuel Gdaliévitch).

Les bourreaux ont choisi l'heure matinale, entre la nuit et l'aube, l'heure bleue. « C'est la bouteille à l'encre, l'affaire délicate », les témoins ne sont pas bienvenus. L'endroit a été choisi par avance. Ils se sont précipités vers la trouée dans la glace de la rivière Ouchakovka, qui se jette dans l'Angara à cet endroit. Sinon où, que sous la carapace de la rivière prise, est-il mieux de cacher les cadavres en hiver ? Les assassins ignoraient que le lieu de la prochaine exécution n'était pas si simple, que c'était le lieu sacré où priaient des milliers de pèlerins venus au couvent Znamenskii (du signe de la Bienheureuse Vierge Marie), l'un des plus anciens monastères de Sibérie.

On ne connaît pas qui a tiré sur Koltchak et Pepeliaev, quel était le nombre exact des membres du peloton d'exécution et quels étaient les derniers mots des condamnés, on ne connaît même pas si l'exécution était effectuée près de la rivière et non dans la cour de la prison (une des versions). De nombreuses versions et

même de belles légendes existent à cet égard. Laissons chaque légende fleurir dans l'histoire. Les légendes ne sont pas faites sur les communs des mortels.

Alexandre Vassilievitch Koltchak était une personne exceptionnelle. Elu par des représentants du Mouvement Blanc comme le Souverain suprême de la Russie, il a dirigé la lutte de ce mouvement contre Lénine et les « rouges ». L'intransigeance des deux parties a plongé la Russie dans la Guerre Civile. Dans une période si troublée, accepter la « croix du pouvoir du Chef suprême » selon la définition de Koltchak et « porter ce fardeau » était un sort difficile pour quelqu'un qui n'était pas un expert dans les stratégies politiques. Mais l'officier russe, élevé dans les concepts d'honneur et de dignité, qui n'a jamais dérogé au serment pendant tout son service à la Patrie, ne pouvait pas se soustraire à la confiance.

Le nom de Koltchak figure parmi les noms de marins intrépides qui ont exploré pour la Russie les possibilités de la route maritime le long des côtes de la Partie orientale de la Russie et agrandi le territoire de l'Em-

pire Russe avec de nouvelles terres. À l'âge de 26 ans, un jeune officier de marine en grade de lieutenant participe comme hydrographe à l'expédition arctique de l'Académie Impériale des sciences sous la direction du baron Eduard von Toll.

Un an plus tard, Koltchak se hâtera à son secours et mènera une expédition risquée vers l'île de Bennett, dans les conditions difficiles de l'Arctique. Pendant l'expédition, un malheur est arrivé à Koltchak : tombé dans l'éclaircie entre les glaces, il a pris le froid, ce qui lui a donné pour longtemps de graves douleurs rhumatismales. Il n'a pas été possible de trouver Toll et son groupe, mais des documents scientifiques précieux ont été découverts : le rapport de Toll sur l'expédition, ses journaux, sa collection géologique. Pour cette expé-

dition, Koltchak était décoré par la plus haute distinction de la Société géographique russe, la médaille Constantin, et reçu dans le milieu d'officier de marine le surnom respectueux de « Koltchak polaire ». L'une des îles découvertes au cours du voyage était portée sur la carte sous le nom de Koltchak. Le jeune scientifique et voyageur lui-même a souhaité laisser le souvenir de la fille avec laquelle il était fiancé, appelant du nom « Sophia » un cap dans la partie sud-est de l'île Bennett.

La carrière du très audacieux officier de marine, se livrant passionnément à la renaissance de la puissance de la flotte russe se développe rapidement. Il n'a pas quarante-deux ans lorsqu'il est promu vice-amiral. Koltchak dirigera la flotte de la mer Noire et deviendra le plus jeune commandant de la flotte impériale russe. C'était un homme impulsif, colérique, mais juste et courageux. Ses collègues l'aimaient et le respectaient.

Sa mort est tragique. Son corps a été jeté dans l'eau « noire » de l'éclaircie entre les glaces. Sa vie d'un courageux voyageur et explorateur polaire, comme son ser-



vice militaire, étaient liées à l'eau. Et cet homme héroïque a péri sous l'eau. La lumière des étoiles dans le ciel a pâli : soit c'est l'aube qui approchait, soit c'est l'étoile la plus brillante - « l'étoile de l'amiral Koltchak » - s'éteignait.

Les chefs du peloton d'exécution se sont empressés de documenter le « travail accompli avec brio » et de signaler le long de la chaîne que la tâche était terminée. Qui était au début de la chaîne, qui a ordonné l'exécution de l'amiral Koltchak, sans attendre un procès ?

Le plus souvent, les historiens citent la « note » de Lénine adressée au vice-président du RVSR (Conseil militaire révolutionnaire de la République) E. M. Skliansky, la main droite de Trotsky. Probablement, remplaçant souvent le « patron », Skliansky était bien connu par Lénine comme un homme habile en affaires.

« Envoyez un télégramme chiffré à Smirnov (il s'agit de I. N. Smirnov, le président du Conseil révolutionnaire de la 5e armée, qui était également le président du Conseil révolutionnaire de Sibérie) : ne diffusez aucune nouvelle sur Koltchak, n'imprimez rien du tout et, après avoir occupé l'Irkoutsk, envoyez un télégramme strictement officiel expliquant qu'avant notre arrivée, les autorités locales ont fait ceci et cela sous la menace de Kappel et du danger des complots de garde-blanc à Irkoutsk. Lénine. La signature également chiffrée ». La note contient également plusieurs questions : « Vous engagez-vous à le faire de la façon nickel-chrome ? Où est Toukhatchevski ? Comment ça va sur le front caucasien ? Et en Crimée ? » La note est datée de janvier 1920.

Les historiens continueront d'enquêter sur toutes les circonstances de la mort de l'amiral en se demandant: « Comment tout a commencé ? De la trahison des alliés, qui ont donné Koltchak, protégés par eux-mêmes, au Centre politique d'Irkoutsk avec le consentement du général français Maurice Janin, qui a facilement « oublié » la promesse d'assurer la sécurité de Koltchak »? Ou même plus tôt, lorsque l'amiral a dirigé le Mouvement Blanc dans un seul but :

« ...effacer le bolchevisme et tout ce qui s'y rattache de la face de la Russie, pour l'exterminer et le détruire. Essentiellement, tout ce que je fais est soumis à cette position ... », écrit-il dans sa dernière lettre à son épouse et son fils en France. Dans cette lutte acharnée, « chagrin pour le vaincu ! »

Il a rencontré la mort avec la dignité. Et lorsque son corps pas encore refroidi a été jeté dans l'abîme noir d'une trouée dans la glace, une légère vapeur est apparue au-dessus des eaux fermées. Peut-être que c'est l'âme qui a quitté le corps du martyr? Où est-elle partie? Vers deux femmes, dont chacune est devenue le destin d'Alexandre Vassilievitch.

L'une était très près, mais « ...le sommeil de plomb qui m'a renversé au moment où il a dit adieu à la vie, quand son âme pleurait mortellement... », elle a écrit en se souvenant de cette nuit noire (dans le livre *Ma chère, mon adorée Anna Vassilievna...* T. F. Pavlova, F. F. Pertchenok, I. K. Safonov, éd.)

Anna Vassilievna Timireva (1893 - 1975, née Saphonova, était mariée à S. N. Timirev), une compagne des deux dernières années de la vie de l'amiral, qui a donné sa tendresse à l'homme terriblement fatigué. Dès les premiers jours de l'arrestation de Koltchak, elle était dans la même prison d'Irkoutsk. Sa cellule était située au rez-de-chaussée, tout comme celle d'Alexandre Vassilievit-

ch. Le rare « bonheur » pour les deux était quelques minutes pendant les courtes promenades dans la cour de la prison, la seule occasion de voir un être cher. Elle a choisi volontairement son emprisonnement, à la demande de son cœur, comme elle a cédé à un sentiment qui les a envahis tous les deux. Elle a quitté son mari, S. N. Timirev, contre-amiral, compagnon d'armes de Koltchak, qui a vécu comme lui la captivité à Port Arthur pendant la guerre Russo-Japonaise et commandait une force navale du Mouvement Blanc en Extrême-Orient.

« ...J'ai été arrêté dans le train de l'amiral Koltchak et avec lui. J'avais alors 26 ans, je l'aimais et j'étais très proche de lui et ne pouvais pas le quitter dans les dernières années de sa vie. En fait, c'est tout... », écrit Anna Vassilievna plus tard. Pour cet instant, pour ce « tout », elle a payé avec des prisons, du goulag et de l'exil, ce qui lui a pris près de trente ans de sa vie.

Et dans le sud-ouest de la France, au pied des Pyrénées, dans la ville de Pau, une autre femme dormait d'un sommeil inquietant. Sophia Fedorovna Koltchak (née Omirova), la seule épouse d'Alexandre Vassilievitch mariée à l'église. « Ayant marché le long de la scène de la vie russe » en tant que Mme Koltchak, elle a payé pour ça par son sort amer dans exil. Fuyant la vengeance des bolcheviks, elle a sauvé le fils et la famille de Koltchak.

« ...Tout ce que je peux maintenant souhaiter pour toi et pour Slavouchka c'est que vous soyez en sécurité et que vous puissiez vivre pacifiquement en dehors de la Russie une véritable période de lutte sanglante avant sa renaissance... » (La dernière lettre de l'amiral à sa femme en France).

Sophia Fedorovna Koltchak a cherché à apprendre des événements survenus en Sibérie dans les journaux russes et français, dont les gros titres sont devenus de plus en plus alarmants en janvier 1920. Elle continuait tous les jours à allumer une veilleuse devant une icône du Sauveur apportée avec elle, en espérant éloigner une catastrophe qui a déjà jeté une ombre sur la famille. En se réveillant le matin du 7 février, elle a remarqué que la veilleuse ne s'allumait pas. « Nous devons acheter de nouvelles mèches », a pensé Sophia Fedorovna, mais elle a ressenti une douleur aiguë et des larmes ont coulé quand elle est allée dans la chambre de son fils, qui dormait paisiblement. Dans un mois, il aura 10 ans. Tôt le matin du 7 février, ils ne savaient encore pas quel terrible « cadeau » le sort leur avait préparé.

Le 12 février, les journaux français ont déclaré : « L'amiral Koltchak est exécuté ».

Cent ans se sont écoulés. Un monument se dresse dans le square du couvent Znamenskiï, près du mur. L'amiral Koltchak, coulé dans le bronze, « regarde » les eaux du fleuve, qui a avalé jadis son corps. Le bas-relief du monument, conçu par le sculpteur V. M. Klykov, représente deux soldats dans l'uniforme des armées rouge et blanche, avec les baïonnettes des fusils abaissées en signe de réconciliation. Réconcilie-toi, la Russie, et rend lui hommage !

L'article « La mort de l'amiral » a paru en russe dans la revue « Russkaya mysl' » (N2, février 2020).

Mots-clés: Alexandre Koltchak, histoire, guerre civile, mouvement blanc

→ abr_liu@yahoo.com

Hélène Boucher, la femme la plus rapide du monde

Née en 1908 à Paris, titulaire d'un brevet de pilote en 1931, Hélène Boucher connut une brève mais exceptionnelle carrière d'aviatrice : raids, meetings aériens, haute voltige, record mondial d'altitude, records mondiaux de vitesse (aux commandes du Caudron Renault Rafale, un des plus rapides avions du moment), jusqu'à l'accident du 30 novembre 1934, où elle trouva la mort.



MICHEL-NENRI GENSBITTEL
Administrateur
de l'association
«Les Amis
d'Yermenonville»
Yermenonville
(France)

Née en 1908 à Paris, titulaire d'un brevet de pilote en 1931, Hélène Boucher connut une brève mais exceptionnelle carrière d'aviatrice : raids, meetings aériens, haute voltige, record mondial d'altitude, records mondiaux de vitesse (aux commandes du Caudron Renault Rafale, un des plus rapides avions du moment), jusqu'à l'accident du 30 novembre 1934, où elle trouva la mort.

Première femme à recevoir un hommage national aux Invalides, décorée de la légion d'honneur à titre posthume, elle fut inhumée dans le cimetière d'Yermenonville (Eure-et-Loir).

Elle était jeune, belle, simple, d'un abord facile, et suscitait immédiatement la sympathie. Très aimée dans le milieu de l'aviation, elle était aussi très populaire auprès des journalistes, qui contribuèrent à sa renommée. Après sa mort, d'innombrables endroits et institutions reçurent son nom (rues, avenues, boulevards, écoles, collèges lycées, etc.), et son souvenir est encore vif.

L'apprentissage du pilotage

Pendant sa jeunesse, Hélène Boucher manifesta de l'intérêt pour la mécanique, la moto et l'automobile. En juillet 1930, elle est accompagnée par un ami pilote pour un baptême de l'air. C'est pour elle une révélation, et elle ne rêve plus que



Hélène Boucher

d'apprendre à piloter.

En février 1931, l'Aéroclub des Landes à Mont-de-Marsan lui annonce qu'une bourse sera accordée à la première femme inscrite à son école de pilotage. Hélène Boucher part pour Mont-de-Marsan et prend sa première leçon de pilotage le 21 mars 1931, à bord d'un De Havilland Gipsy Moth. Son aptitude à piloter à la fois en finesse et avec détermination se révèle très vite, et son apprentissage est rapide.

Le 21 juin 1931, Hélène Boucher passe avec succès les épreuves du brevet de pilote d'avions de tourisme, et reçoit les compliments de la célèbre pilote Adrienne Bolland (première femme à avoir survolé la cordillère des Andes en 1921).

Le premier avion d'Hélène Boucher et la préparation du brevet de transport public

Avoir son brevet de pilote, c'est bien : cela permet de piloter. C'est une étape importante pour elle. Mais une licence de pilote de tourisme ne permet pas de gagner sa vie, ce qui est l'objectif d'Hélène Boucher, par exemple en transportant des passagers payants. Il faut pour cela obtenir le brevet de transport public, en ayant accumulé cent heures de vols et l'expérience des vols de nuit.

En janvier 1932, elle achète un De Havilland Gipsy Moth de 85 CV, et commence un entraînement intensif. Elle effectue deux tours de France et de nombreux vols d'entraînement et réalise l'indispensable vol de nuit.

Et enfin, en juin 1932, elle obtient son brevet de pilote de transport public.

Le deuxième avion d'Hélène Boucher : un AVRO Avian britannique

Pour se faire connaître, Hélène Boucher a maintenant l'ambition de réaliser un grand raid, et achète un AVRO Avian 616.

Pour s'entraîner elle participe au rallye Cannes-Deauville qui a lieu en juillet 1932. Une panne de moteur l'oblige à se poser dans un bouquet d'arbres. Elle est indemne, mais l'AVRO est sévèrement endommagé et doit être expédié au Royaume Uni pour être réparé.

Elle prépare un raid Paris-Saïgon et retour, itinéraire choisi sur le conseil d'amis pilotes expérimentés. On mesure ici son audace : un tel raid n'est pas une mince affaire,

Hélène Boucher montant dans son avion Mauboussin en vue de son record d'altitude, avec un équipement adapté.



Hélène Boucher devant son Morane Saulnier.

elle partira seule à bord, elle n'a que vingt-quatre ans et une expérience limitée.

Le départ a lieu le 13 février 1933. Étapes à Pise, Naples, Athènes, Mouslimié près d'Alep. Le 21, départ vers Bagdad. Un sérieux problème de moteur oblige Hélène Boucher à se poser à Ramadi, près de Bagdad. Le bloc moteur est fendu et doit être remplacé. La réparation est très longue : Hélène Boucher doit renoncer à aller jusqu'à Saïgon et rentre en France, où elle arrive le 29 avril, saluée par la presse. Elle se débarrasse alors de son Avro maudit !

Premiers succès et records à bord d'un avion Mauboussin

Hélène Boucher, en juin 1933, rencontre Pierre Mauboussin qui accepte de mettre un avion à sa disposition.

Le dimanche 2 juillet 1933, elle

participe aux 12 H d'Angers : l'épreuve comprend trois manches consécutives de quatre heures. Elle pilote seule, avec une passagère. Elle est la première femme à terminer cette épreuve, à la quatorzième place. Sa performance, bien que modeste en raison de la faible puissance de sa machine (60 CV), est largement saluée par le public qui lui fait un triomphe.

Le 2 août à Orly, dûment équipée pour affronter le froid polaire qui règne en altitude, elle emporte le record du monde féminin d'altitude sur avion léger, à 5.900m.

Elle avait rencontré Michel Détrouyat, as de la haute voltige qui accepte de la prendre comme élève à l'école de haute voltige Morane de Villacoublay. Rendez-vous est pris pour un premier essai le 3 août.

La haute voltige

Le premier essai de voltige à Villacoublay ne la décourage pas, bien au contraire. Ses progrès sont si rapides qu'on envisage pour elle une première présen-

tation en public dès le mois d'octobre. Le 8 octobre, à Villacoublay, Hélène Boucher fait une démonstration avec l'aviatrice plus expérimentée Vera von Bissing. Elles obtiennent toutes deux un grand succès.

Hélène Boucher décide alors d'acheter un avion adapté à la voltige, un Morane-Saulnier 230.

L'année 1934 commence donc sous les meilleurs auspices pour Hélène Boucher, et sa carrière prend une forme encore plus professionnelle. Elle a désormais un agent, Pierre Sirbain, qui lui trouve de nombreux engagements. Son agenda du printemps 1934 est particulièrement bien rempli.

Le 29 avril, à Vincennes, Hélène Boucher sur son MS 230 affronte l'allemande Liesel Bach lors d'une Coupe féminine d'acrobatie. Grand succès populaire !

Le 6 mai, elle participe au Grand Gala des Ailes Franco-belges à l'aérodrome d'Ans (Liège). Le 20 mai, elle fait une exhibition de haute voltige à Gand.

Le 27 mai, elle fait une exhibition lors d'un meeting à Lisieux. Le 3 juillet, elle se rend à un meeting aérien à Bruxelles. La veille, réception



Hélène Boucher avec Liesel Bach à Vincennes en avril 1934.

Les débris du Rafale après l'accident.



à l'Hôtel de ville puis souper dansant au château de Val Duchesse, sur invitation du ministre de la défense nationale belge. Le 1er juillet, elle participe à la Grande Fête des Ailes à Anvers.

Hélène Boucher devient pilote officielle de Caudron-Renault et la femme la plus rapide du monde

En juin 1934, Hélène Boucher se voit offrir un contrat de pilote officiel par Caudron Renault pour piloter un Rafale, avion conçu pour la vitesse par l'ingénieur Marcel Riffard.

Le 8 juillet, elle participe aux 12 heures d'Angers 1934 sur un Caudron Renault Rafale de 140 CV. Elle a une passagère, qui ne pilote pas. Elle se classe deuxième derrière l'équipage Lacombe et Trivier (également sur Rafale), qui se sont re-

layés à deux pour piloter lors des trois manches de quatre heures. Elle bat aussi à cette occasion le record féminin et masculin de vitesse sur 1.000 km sur avion léger de première catégorie à 250,086 km/h.

Le mois d'août 1934 restera enfin dans les mémoires comme celui de tous les records de vitesse à bord du Rafale.

Le 8 août, à Istres, elle prend place sur un Caudron Renault Rafale de 310 CV.

Dès ce premier jour, Hélène Boucher bat le record international de vitesse masculin et féminin toutes catégories sur 1.000 km à 409,200 km/h, et le record international féminin toutes catégories sur 100 km à 412,371 km/h. Elle décide alors de s'attaquer au record de vitesse sur base rectiligne de 3km. Le 10 août, elle s'octroie le record féminin de vitesse sur base à 428,233 km/h.

Mais elle considère qu'elle peut mieux faire, notamment si la piste est mieux balisée. Et, le 11 août, elle porte son record à 445,028 km/h. C'est maintenant la femme la plus rapide du monde !

Aviatrice célèbre et comblée d'honneurs, femme d'affaires efficace, féministe et féminine, confiante dans l'avenir sans mésestimer les risques de son métier : telle est Hélène Boucher en ce début du mois de novembre 1934 qui lui sera fatal.

Novembre 1934 : les dernières lueurs d'une météorite

Le 16 novembre, commence à Paris au Grand Palais le 14ème salon de l'aviation, dont Hélène Boucher est une des vedettes. Elle doit faire une démonstration du Rafale le 1er décembre devant une délégation suisse.

Le 30 novembre, elle quitte dans l'après-midi le salon de l'aviation pour aller reprendre en main le Rafale, qu'elle n'a pas piloté depuis ses records du mois d'août à Istres. A Guyancourt le temps est mauvais, il y a du brouillard. Tout le monde lui déconseille de voler. Elle insiste et décolle quand-même.

Au moment de se poser, dans le brouillard, elle doit remettre les gaz au dernier moment. Le Rafale, instable à faible vitesse, bascule et s'écrase alors sur le sol.

Lorsque les secours arrivent, Hélène Boucher est encore en vie mais inconsciente. Elle mourra dans l'ambulance qui l'emmène à l'hôpital. Sa dépouille reçoit les honneurs nationaux aux Invalides à Paris, puis est enterrée dans le petit cimetière d'Yermenonville, village d'Eure-et-Loir où habitaient des parents.

Michel-Henri Gensbittel est statisticien, retraité depuis plusieurs années. Il a pris goût à l'histoire lors de nombreuses années passées à la Sorbonne. Après deux années de patientes recherches, il a publié l'histoire de son village, Yermenonville, sur un site Internet, et a participé au dépouillement des archives données à la commune par la famille de l'aviatrice Hélène Boucher.

Mots-clés : aviation, pilote, Hélène Boucher, Yermenonville, France

→ mhgens@yahoo.fr



Le monument funéraire d'Hélène Boucher à Yermenonville, inauguré en 1935

Yermenonville, village sans histoire



Yermenonville, où repose Hélène Boucher, est un petit village situé à la lisière nord de la Beauce, grande plaine céréalière occupant l'emplacement d'un ancien lac en des temps très anciens.



**MICHEL-NENRI
GENSBITTEL**
Administrateur
de l'association
«Les Amis
d'Yermenonville»
Yermenonville
(France)

Yermenonville, où repose Hélène Boucher, est un petit village situé à la lisière nord de la Beauce, grande plaine céréalière occupant l'emplacement d'un ancien lac en des temps très anciens. Le village est situé dans une petite vallée verdoyante, creusée par une toute petite rivière, la Voise, dont le cours est très sinueux, bordée d'une zone marécageuse plantée autrefois d'aulnes, et aujourd'hui de peupliers. Au néolithique, l'endroit ne pouvait que séduire ceux qui, lassés de leur errance continue à la recherche de nourriture, cherchaient des endroits sûrs et agréables pour s'installer : une belle source d'eau pure, des roseaux pour couvrir les toits, moins de vent que dans la plaine, une bonne terre à cultiver ... Un dolmen, un peu éloigné du village pour y laisser les morts en paix, témoin de l'installation de

ces premiers habitants. Quelques milliers d'années plus tard, l'endroit n'a pas beaucoup changé : une petite prairie, à l'herbe bien verte, dans une boucle de la rivière, à proximité d'une source à l'eau bleutée, donne encore envie de s'y asseoir et de ne plus bouger ; c'est sans doute là que les premières maisons ont surgi, abritant au plus quelques familles.

*Avec Hélène Boucher,
ce sont deux mondes
qui se sont croisés
à Yermenonville :
un monde rural,
ancien, dont la vie
était rythmée par
les saisons, et un
monde moderne,
bruyant, agité, animé
par la frénésie de la
vitesse ...*

Ensuite, bien sûr, l'Histoire s'y est déroulée comme ailleurs dans cette région proche de l'Île-de-France : l'arrivée des Gaulois, des Romains, des Francs, la mise en place du régime féodal, avec à chaque fois bien des violences, mais sans extermination systématique de la population, promise à fournir les esclaves ou la main d'œuvre servile des nouveaux maîtres.

En dehors de ces grands bouleversements, le village d'Yermenonville, du fait de son isolement (il a toujours été à l'écart des grandes voies de circulation, pour l'essentiel correspondant aux antiques voies romaines), a échappé à de nombreuses calamités. Les Vikings, chassés de Chartres (à 15 km d'Yermenonville) qu'ils assiégeaient pour la deuxième fois, se sont arrêtés juste au village voisin, avant de retourner en Normandie ; la guerre de Cent Ans a fait rage dans la région mais si les Anglais étaient installés à Gallardon (5km), ils n'ont jamais envahi le village, qui a aussi échappé à la Grande Peste qui sévissait à l'époque, apportée habituellement par les voyageurs et les soldats ; les guerres de



Eglise St Martin d'Yermenonville

religion des 16^{ème} et 17^{ème} siècles, très violentes à Chartres et dans les environs, ont aussi épargné le village, où l'on ne s'est jamais entretué au nom de Dieu ... Et, pendant la guerre franco-prussienne de 1870, qui a donné lieu à de grandes batailles à proximité, on ne peut signaler que quelques vols de poules en 1871, lors du bivouac d'un détachement allemand rentrant chez lui après la défaite des dernières troupes françaises !

Pour autant, la vie quotidienne des habitants du village n'a pas été facile pendant des siècles : une bonne part des richesses produites par les paysans et artisans finissait dans les poches des seigneurs féodaux ou de l'Eglise qui les écrasaient d'impôts et de taxes. Maisons modestes en terre, couvertes de chaume, avec peu d'ouvertures et de rares cheminées ; les animaux à proximité, et le tas de fumier dans la cour ; des vêtements tissés avec la laine des moutons ou le chanvre

cultivé localement. Peu de famines, la région étant fertile, mais, tous les ans, l'angoisse d'avoir suffisamment à manger pendant l'hiver jusqu'aux prochaines récoltes. Quelques fêtes pour rompre le rythme du travail, heureusement, et un grand événement dont on parla sans doute longtemps : la traversée du village par le roi Louis XIV, venu observer avec une escorte les travaux de construction d'un canal devant amener l'eau de la rivière Eure à Versailles. Ces grands personnages à cheval, richement vêtus, avec leurs chapeaux à plumes, passèrent sans doute pour des extra-terrestres égarés dans cette modeste vallée.

C'est la Révolution Française, avec l'abolition des privilèges des nobles (1789) puis la suppression des droits féodaux (1794) qui a enfin permis une amélioration du niveau de vie des habitants. Bien que leur nombre (300 habitants) soit resté à peu près constant depuis le moyen-âge jusqu'aux années 1960,

la superficie du village a doublé : un peu d'aisance financière a enfin permis de ne plus vivre dans la promiscuité, et chaque famille a pu avoir sa propre maison, sa propre cour, sa propre grange.

C'est un village encore très rural qu'a connu Hélène Boucher au début du 20^{ème} siècle. Ses parents y avaient une maison, proche d'une ferme et bordée par des champs cultivés. On y était réveillé par le chant du coq et le meuglement des vaches attendant la traite. Une ou deux automobiles seulement, et une moto : celle du frère d'Hélène Boucher, qu'elle empruntait en cachette pour rouler à toute vitesse, les cheveux au vent sur les petites routes, venant refaire le plein du réservoir à son retour, à l'épicerie du village, pour que personne ne s'en aperçoive ! Avec Hélène Boucher, ce sont deux mondes qui se sont croisés à Yermenonville : un monde rural, ancien, dont la vie était rythmée par les saisons, et un monde moderne, bruyant, agité, animé par la frénésie de la vitesse ... Mais, heureusement, les traces de ce passé rural et laborieux sont encore très présentes. Et quand je me promène dans le village quand vient la nuit, j'ai souvent l'impression d'être accompagné, dans l'obscurité, par une paisible et furtive cohorte d'anciens, dont je connais souvent les noms, et qui savent que je ne les oublie pas.

Mots-clés : village, France, Yermenonville, Hélène Boucher, France

→ mhgens@yahoo.fr





La fin des YAK : la naissance et la renaissance d'une réplique

Le 9 juin 1945, un mois après la signature de la capitulation de l'Allemagne, considérant le comportement exemplaire des pilotes français sur le front soviétique le maréchal Staline estime qu'il serait injuste de les désarmer.



CHRISTIAN LEVAUFRE
Mont-de-Marsan
(France)

C'est pourquoi il leur fait don des avions de chasse sur lesquels ils ont combattu au sein du Normandie-Niemen, 40 Yak 3 avec lesquels ils sont autorisés à rentrer en France. Et c'est ainsi que le 20 juin suivant, après avoir survolé les Champs-Élysées, 37 appareils se posent sur le terrain du Bourget¹ où une foule énorme est venue les accueillir en héros.

Malheureusement ces avions de légende vont rapidement connaître l'oubli. Après leur retour, les pilotes et les avions du Normandie-Niemen sont encore régulièrement sollicités et participent à de nombreux meetings. Mais rapidement se pose le problème des pannes et des pièces de rechange². Comme il est trop onéreux de faire venir ces pièces depuis l'URSS - d'autant plus que la « guerre froide » vient de commencer - les autorités fran-

çaises reprennent la totalité des avions pour les « ferrailer³ » dans la région d'Étampes.

Un seul de ces Yak a pu être sauvé par Constantin Feldzer, un ancien pilote du Normandie-Niemen devenu conservateur adjoint du Musée de l'Air situé alors à Meudon avant d'être installé au Bourget. Remis au Musée en 1947 avec le numéro 18, l'appareil a été repeint⁴ avec le n°4 en 1976.

Ancien commandant du Normandie-Niemen lors de son retour en métropole⁵ le général Louis Delfino ramène son propre Yak 3 qu'il va abandonner rapidement au profit du Spitfire. Sur chacun de ses appareils il va garder son marquage personnel du double⁶ O qu'on retrouvera à Mont-de-Marsan le 14 septembre 2012 pour les 70 ans du Neuneu⁷.

C'est en 1992⁸ que s'ouvre aux Andelys dans l'Eure, le premier espace réellement dédié à l'histoire du Normandie-Niemen. Le site a



été choisi car c'est la ville de naissance de Marcel Lefèvre, un des héros de l'unité qui authentifiera ses origines normandes en faisant peindre sur son appareil le profil du « père Magloire », une grande marque de Calvados. Une décoration que le visiteur pouvait découvrir sur la carlingue de la maquette extérieure, une copie à l'échelle 1 de son Yak 9D.

Mais qui est à l'origine de cette maquette ?

Au vu des témoignages rassemblés, entre autres celui de Jean-François Anière président d'honneur du mémorial du Normandie-Niemen, il semblerait que l'initiative en revienne au comman-

¹ 3 appareils restent sur le terrain de Saint-Dizier, dernière étape avant l'arrivée à Paris. Le N° 30 et le N° 13 se sont accrochés et le N° 12 a dû faire demi-tour pour une panne de volets. À leurs commandes, respectivement Bousqueynaud, Abadie et Richard, 3 pilotes qui font partie du dernier groupe de 13 arrivé en renfort à l'escadron en avril 1945. Ils ne connaîtront pas de mission de guerre et n'auront pas le temps d'intégrer la légende du Normandie-Niemen.

² Les derniers vols ont lieu à l'automne 47

³ Terme générique signifiant leur destruction même si les ailes du Yak 3 étaient en bois

⁴ L'appareil du Lieutenant Robert Marchi mort dans le crash de son Stampe le 17 juillet 1946

⁵ Entre février 44 et avril 45 il passe de capitaine à lieutenant-colonel avant de poursuivre sa carrière dans l'Armée de l'Air

⁶ L'adjoint de Pouyade, Paul de Forges, avait un O comme marquage sur son Yak. Quand De Forges disparaît, Delfino qui le remplace à son poste d'adjoint va choisir le double O pour indiquer son rôle de « dauphin » (Delfino en italien)

⁷ Appellation familière du Normandie-Niemen

⁸ Inauguré le 21 septembre 1992 par le CEMAA et l'Ambassade de Russie en France



Pagnon¹¹ un artisan de Montigny-les-Metz. En effet, quelques années auparavant, son entreprise a prouvé qu'elle était à la hauteur d'une telle réalisation en construisant la réplique du planeur « Horsa » du musée « Pegasus Bridge » situé le long du canal de l'Orne au nord de Caen.

C'est en juin 2004, à l'occasion de l'inauguration de ce planeur que quelques membres du mémorial font cette rencontre essentielle. L'élément déclencheur qui va permettre de concrétiser l'idée qui depuis longtemps trotte collectivement dans la tête des membres du bureau : la réalisation d'une réplique du Yak de Marcel Lefèvre faute de ne pas pouvoir trouver un Yak d'époque.

Les plans de la réplique ont été réalisés par Michel Lefort¹², un constructeur d'avions amateur passionné d'histoire. La peinture d'ensemble est l'œuvre de Sylvain Bettinger, un peintre en carrosserie automobile et les décorations spécifiques¹³ celles de Christophe Sustersic qui lui travaille comme infographiste/vidéaste. L'équipe opère dans un hangar loué par un ancien transporteur, au 71 rue des Volontaires à Montigny-lès-Metz.

Malgré quelques tiraillements en interne, le 14 décembre 2006 la maquette est transportée par les « Déménageurs Bretons » depuis son lieu de construction dans l'Est de la France vers la Base Aérienne 105 d'Évreux.

Après quelques mois de stockage à l'abri des intempéries dans un hangar désaffecté, le temps de la réalisation de son pylône de support en inox, elle rejoint son lieu d'exposition au mémorial des Andelys où les 29 et 30 mars 2007 elle est finalement mise en place. Là, elle côtoie désormais le cadeau de l'armée de l'Air à ce qui n'était alors que « Le Comité Andelysien pour le Souvenir de l'Épopée du Groupe de Chasse Normandie-Niemen en URSS¹⁴ » : Le Mirage F1 C N° 101, venu de la Base Aérienne 279 de Châteaudun¹⁵ et repeint spécifique-

dant Guy Suze⁹, un de ses quatre membres fondateurs¹⁰ et à monsieur Claude Lemée son président

d'alors. Pour un prix de 30.000 Euros, la commande est passée le 17 janvier 2006 auprès de Thierry

⁹ Le Cdt Guy Suze, ancien mécanicien avion au Normandie-Niemen est pressenti pour piloter l'opération et élaborer un cahier des charges. Il est l'actuel conservateur du musée de la BA 105 d'Évreux.

¹⁰ Les trois autres membres étaient : René Vasseur (militaire retraité, conseiller municipal) - Robert Lefèvre (frère aîné de Marcel) - Léon François (résistant déporté, ami d'enfance de Marcel Lefèvre)

¹¹ Assistent à la présentation officielle de la maquette (date inconnue) : Thierry Pagnon et ses peintres-décorateurs Sylvain Bettinger et Christophe Sustersic ainsi que Philippe Reboisson (Les déménageurs bretons) pour son rôle de sponsor-transporteur. Côté armée de l'Air : le capitaine Wencker commandant d'escadrille Normandie-Niemen et le lieutenant-colonel Taesch « qui était de l'été 2004 à l'été 2006 commandant du régiment de chasse 02.030 basé à Colmar Meyenheim, régiment qui perpétue la tradition du Normandie-Niemen » (dixit l'article du Républicain Lorrain).

¹² Le projet global est présenté aux membres du Conseil d'Administration lors de la réunion du 17 octobre 2005. Thierry Pagnon et Michel Lefort viendront en exposer le détail lors de la réunion suivante du 15 novembre. Il leur est demandé de préparer un devis qui sera accepté en janvier 2006.

¹³ Le père Magloire, le numéro 14, les flèches et les étoiles

¹⁴ Association loi 1901 créée le 19 mars 1990

¹⁵ Cet appareil était stocké à Châteaudun. Transféré par voie routière sur la Base Aérienne d'Évreux, il y est décoré avec sa livrée « 50eme » puis après un nouveau transport par camion, il est installé aux Andelys en 1993 où il est inauguré par le colonel Jacques STADELMANN commandant de la BA. 105.



ment pour le 50ème anniversaire de la création du Normandie-Niemen (1942-1992).

Mais réalisée en contre-plaqué, un matériau sans doute inadapté aux conditions météo locales¹⁶, dès les intempéries de l'hiver 2007-2008 la maquette du Yak commence malheureusement à se dégrader rapidement.

N'ayant pas les moyens de financer sur ses fonds propres une cam-

11 croix symbolisant les victoires aériennes de Marcel Lefèvre sont alors peintes à côté de la tête du père Magloire.

Le 17 juin 2009, la maquette du Yak de Marcel Lefèvre retrouve son emplacement aux Andelys. Mais faute de visiteurs, confronté depuis 2008 à des difficultés financières liées selon Claude Lemée à la disparition des subventions du ministère de la Défense et de la municipalité, le mémorial des Andelys

doit malheureusement fermer ses portes le 5 octobre 2010. La plupart des objets exposés sont transférés vers le musée de l'Air et de l'Espace au Bourget où un espace Normandie-Niemen a été recréé autour du Yak N°4. Quant à la maquette extérieure du Yak 9 suite à des tractations¹⁸ menées entre le Lieutenant-colonel Robert Marty, officier traditions de la BA 118 et Monsieur Anière président du Mémorial, elle prend finalement la direction de la BA 118 de Mont-de-Marsan où les Rafale du Normandie-Niemen sont stationnés depuis 2011.

En accord avec le commandant de la BA 118¹⁹, grâce à l'aide du Commandement du Soutien Technique²⁰ local et à celle d'une équipe mixte de mécaniciens de Mont-de-Marsan et d'Évreux, la maquette est démontée puis convoyée²¹ jusqu'à Mont-de-Marsan où elle arrive à l'Espace Patrimonial Rozanoff (le musée de la Base Aérienne 118) le 29 juin 2012. Elle est alors stockée²² puis inspectée en attendant que la convention définitive de prêt²³ soit enfin signée le 28 mars 2015.

Le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle est en mauvais état. La pluie et le contre-plaqué n'ont pas fait bon ménage. Partout où l'eau a stagné, le bois est pourri et de nombreuses structures essentielles à la rigidité de l'ensemble sont à refaire. Du côté des bénévoles de l'Espace Patrimonial Rozanoff, c'est un peu l'abattement devant l'ampleur des travaux de restauration à réaliser. Mais rapidement, l'enthousiasme reprend le dessus et sous la conduite technique de Didier Micheau, expert en bricolage de haut vol, un calendrier de solutions techniques et d'étapes de remises en état est mis en place. C'est le 17 février 2016 que sont lancés les premiers travaux de réfection de l'aile gauche.

Partout où cela s'avère nécessaire les anciens éléments de la structure en bois sont remplacés par une structure métallique. C'est le cas notamment des longerons

doit malheureusement fermer ses portes le 5 octobre 2010.

La plupart des objets exposés sont transférés vers le musée de l'Air et de l'Espace au Bourget où un espace Normandie-Niemen a été recréé autour du Yak N°4.

Quant à la maquette extérieure du Yak 9 suite à des tractations¹⁸ menées entre le Lieutenant-colonel Robert Marty, officier traditions de la BA 118 et Monsieur Anière président du Mémorial, elle prend finalement la direction de la BA 118 de Mont-de-Marsan où les Rafale du Normandie-Niemen sont stationnés depuis 2011.

En accord avec le commandant de la BA 118¹⁹, grâce à l'aide du Commandement du Soutien Technique²⁰ local et à celle d'une équipe mixte de mécaniciens de Mont-de-Marsan et d'Évreux, la maquette est démontée puis convoyée²¹ jusqu'à Mont-de-Marsan où elle arrive à l'Espace Patrimonial Rozanoff (le musée de la Base Aérienne 118) le 29 juin 2012.

Elle est alors stockée²² puis inspectée en attendant que la convention définitive de prêt²³ soit enfin signée le 28 mars 2015.

Le moins que l'on puisse dire c'est qu'elle est en mauvais état. La pluie et le contre-plaqué n'ont pas fait bon ménage. Partout où l'eau a stagné, le bois est pourri et de nombreuses structures essentielles à la rigidité de l'ensemble sont à refaire.

Du côté des bénévoles de l'Espace Patrimonial Rozanoff, c'est un peu l'abattement devant l'ampleur des travaux de restauration à réaliser. Mais rapidement, l'enthousiasme reprend le dessus et sous la conduite technique de Didier Micheau, expert en bricolage de haut vol, un calendrier de solutions techniques et d'étapes de remises en état est mis en place. C'est le 17 février 2016 que sont lancés les premiers travaux de réfection de l'aile gauche.

Partout où cela s'avère nécessaire les anciens éléments de la structure en bois sont remplacés par une structure métallique. C'est le cas notamment des longerons

¹⁶ Confronté à de nombreux problèmes il semble que le constructeur n'a pas intégré toutes les spécifications techniques demandées au départ et que la maquette présentait plusieurs vices de constructions découverts lors des interventions ultérieures : matériaux bois utilisés n'étant pas de qualité marine, peu de renforts métalliques de structure...

¹⁷ Il ne sera pas prévu de système d'évacuation de l'eau de condensation en bas de l'aile gauche

¹⁸ Dans la première convention établie avec le MAE du Bourget il est prévu que la maquette soit installée sur l'esplanade en face du musée à côté de la stèle Normandie-Niemen représentant un pilote français et son mécanicien soviétique. Mais cette installation n'est pas acceptée par l'architecte des Bâtiments de France

¹⁹ Colonel Letalenet

²⁰ Lieutenant-colonel Fouine

²¹ Remplie d'eau l'aile gauche se brise au démontage

²² À son arrivée sur la BA 118 la maquette est d'abord entreposée dans le hangar du Dams qui vient de fermer puis au garage, dans la tente devant l'ETL, au hangar du LEMP (partie Esope), dans la hangarrette de l'Escadron Mirage IV enfin au Banc d'Essais réacteur avant de rejoindre les cuisines de l'ancien mess Sous-Officier, nouvel atelier de l'Espace Patrimonial Rozanoff.

²³ La BA 118 reste dépositaire de la maquette du Yak tant que l'Escadron Normandie-Niemen y reste stationné.



des deux ailes et du châssis du fuselage. Des reprises sont faites sur la résine de Polyester de la carlingue.

Les travaux vont bon train et en novembre 2016 ont lieu les essais d'assemblage des deux ailes refaites.

Début 2017, c'est le tour du fuselage : Renfort du plancher en bois et mise en place d'un système de croisillons de renforts métalliques.

Le reste de l'année 2017 est consacré aux travaux d'étanchéification de la verrière (déjà source d'importants problèmes d'infiltration au vu de l'examen de la maquette), à la réalisation de la peinture du fuselage mais surtout aux travaux de recherche historique qui permettront de connaître avec un maximum de certitude les détails de la décoration finale.

Plusieurs esquisses sont ébauchées notamment pour la tête du « père Magloire » sous la houlette de Didier Micheau.

Après examen de nombreuses photos d'archives, le nouveau « père Magloire » hérite d'une pipe qui n'existait pas sur la décoration précédente.

En février 2018, tous les travaux de peinture et de décoration sont terminés et c'est le 25 avril qu'a lieu l'assemblage final de toutes les pièces sur le parking extérieur de l'Espace Patrimonial Rozanoff. La qualité est au rendez-vous, la maquette est vraiment superbe et la fierté des bénévoles ayant œuvré à sa réalisation, bien légitime.

Il leur en aura coûté 3500 heures de travail pour un coût de revient de 3500 Euros financés par des dons internes à la BA 118²⁴ et par ceux de mécènes extérieurs²⁵.

Les semaines suivantes sont consacrées à des travaux de finition et de préparation pour que le 20 juin 2018, le Yak puisse être roulé grâce à un train d'atterrissage provisoire jusqu'au parking avions. Il va y faire l'admiration de tous les visiteurs notamment pendant les journées du patrimoine des 15 et 16 septembre.

En parallèle, quelques cerveaux sont déjà en ébullition pour réfléchir à la technique qui permettra à la maquette de trouver sa place d'exposition. Après plusieurs tentatives, l'assemblage relativement complexe du trépied qui va permettre l'accueil de la maquette est

finalement terminé le 26 septembre 2018.

Le portique de levage est mis en place et c'est le 10 octobre 2018 qu'a lieu la dernière action de l'entreprise de rénovation débutée en février 2016.

Après un dernier envol, la nouvelle maquette du Yak 9D de Marcel Lefèvre, héros du Normandie-Niemen, trône enfin à l'extérieur de l'Espace Patrimonial Rozanoff sur la Base Aérienne 118 de Mont-de-Marsan.

Croisons les doigts pour qu'elle y reste longtemps encore.

Sources :

Mémorial Normandie-Niemen ; Espace Mémorial Rozanoff ; Jean-François Anière ; Michel Lefort ; Christophe Sustersic ; Sylvain Bettinger ; Guy Suze ; Yves Donjon ; Robert Marty ; Alain Clerc ; Didier Micheau

Mots-clés : France, Russie, histoire, Normandie-Niemen, aviation, avion, Yak, seconde guerre mondiale

→ levaufre.christian@gmail.com

²⁴ BISMA, GSBDD, ASAC SP Aéro

²⁵ AA CEAM, Crédit Mutuel, Sociétés SLER, Chaussou et Corrihons

Formule 1 à Sotchi : couleur et vitesse

Du 24 septembre au 31 octobre le Musée du sport automobile de Sotchi est devenu une véritable galerie d'art : les spectateurs ont l'occasion de découvrir la Formule 1 et ses pilotes renommés sous l'angle artistique.



DARIA
TIKHOMIROVA
Moscou (Russie)

Cette année c'est la 2ème édition du projet « Les Courses Royales » : plus de 70 artistes de Russie, Bulgarie, Angleterre, Hongrie, Biélorussie ont créé ces œuvres uniques spécialement pour cet événement historique. Pourquoi historique ? 2020 coïncide avec le 70e anniversaire du Grand Prix automobile. De plus, cette année Scuderia Ferrari fête sa 1000e course en Championnat du monde de F1.



Dmitriy Baranovskiy,
l'organisateur de l'exposition

Le commissaire de l'exposition Dmitri Baranovskiy partage avec nous l'idée de cette belle initiative : « Ce projet a pour but d'unir les émotions et la beauté du sport automobile avec la puissance et l'expressivité de la peinture. Selon lui, le langage de l'art est un langage international et compréhensible par tout le monde, ce projet sera donc intéressant non seulement pour les fans russes, mais aussi pour les fans de courses Formule 1 du monde entier ! »



"James Hunt et Niki Lauda", Daria Tikhomirova

Dmitri Baranovskiy dit qu'aujourd'hui grâce à ce projet, il existe une collection importante incomparable et unique au monde sur la thématique de la Formule 1, créée en 2020 pour célébrer l'anniversaire de 70 ans de la F1.

Les tableaux donnent une rétrospective de courses F1 : on y trouve des pilotes et des voitures qui ont marqué l'histoire, des circuits connus et bien-sûr des voitures sportives des années 1950 à nos jours.

J'ai particulièrement apprécié la participation des artistes femmes. C'est incroyable avec quelle précision les artistes ont peint tous les détails des voitures sportives ! Alors, si vous aviez l'idée reçue que les voitures sportives ne sont pas pour les « filles » - oubliez-la !

Parmi les portraits on trouve celui d'un pilote français François Cevert. Ce portrait m'a beaucoup marquée. J'ai eu l'impression que ses yeux bleus regardent directement à l'intérieur de mon âme. Son regard est calme et doux, mais on y trouve quelque chose d'extrêmement triste. « *Un regard audacieux, un sourire très charmant. Les yeux à noyer...* » - ce sont les premières pensées de Gala Nikiforova, l'auteur de ce portrait. François vient

d'une famille d'un joaillier parisien Charles Goldenberg, un immigrant juif de Russie, qui était amené en France par ses parents pendant la Révolution de 1905.

Gala m'a raconté plus tard que François est décédé à l'âge de 29 ans lors des qualifications suite à un accident grave en 1973.

« François Cevert m'a beaucoup inspirée. Je crois qu'il faut être enflammé par ce que nous passionne, vivre dans le moment présent à 100%, aimer ce que nous fai-



"François Cevert, Prince de F1",
Galina Nikiforova

Dmitriy Baranovskiy avec les artistes



Daria Kolosova



sons. C'était exactement la manière de vivre de François Cevert - un homme déterminé, gentil, confiant et rayonnant. Malgré sa mort tragique à l'aube de sa carrière, c'était un pilote très talentueux. Je veux que les gens n'oublient pas ceux qui sont morts prématurément. Cevert fait partie intégrante de l'histoire de la Formule 1 ».

Quant à moi, je suis honorée de faire partie de ce projet. Ma peinture sur soie « James Hunt et Niki Lauda » raconte une histoire de la rivalité sur la piste et de l'amitié dans la vie de deux pilotes exceptionnels - James Hunt, un pilote de course anglais, champion du monde 1976 en Formule 1, et Niki Lauda, un pilote de voiture de course autrichien, triple champion du monde dans la classe de Formule 1.

Au premier plan, James Hunt est représenté dans sa McLaren M23 #11, symbolisant sa victoire au Grand Prix 1976. Lorsque on lui demandait ce que signifiait pour lui sa victoire au Grand Prix de Grande-Bretagne en 1976, il a répondu : « Neuf points, 20 000 \$ et beaucoup de bonheur ». Puis il a pris une cigarette à quelqu'un dans la foule. On dit que c'est l'honnêteté brutale avec la presse qui a valu au pilote l'attention de milliers de fans.

Le film « Rush » coproduit et réalisé par Ron Howard est sorti en 2003. Il raconte l'histoire de la lutte pour le titre du champion du monde entre Niki Lauda et James Hunt lors de la saison 1976. Le 1er août 1976, il y a eu un accident notoire au Nürburgring : dans un virage lors du deuxième tour, la Ferrari de l'Autrichien a dérapé, la voiture s'est écrasée contre une clô-

ture et a pris feu. Niki Lauda n'a survécu que grâce à l'aide d'autres pilotes. Une partie de son visage a été gravement brûlée, laissant une marque sur son visage pour le reste de sa vie.

« Nous étions amis », - raconte Niki Lauda dans une interview en avant-première du film. - « Je connaissais James avant la Formule 1. Nos chemins se croisaient constamment. C'était un gars très compétitif et très rapide. Nous avions beaucoup en commun. Je l'ai respecté sur la piste. Il n'a jamais fait de bêtises, on pouvait donc conduire à deux centimètres de sa voiture.

J'ai aimé son style de vie. J'étais un peu comme lui. <...> ».

Dmitri Baranovsky dit que l'année prochaine il envisage d'aller plus loin : la nouvelle exposition sera dans l'esprit du 21e siècle et des nouvelles tendances technologiques : elle regroupera les œuvres médiatiques, comme AR/VR, installations, objets d'art avec lesquels les spectateurs pourront interagir. Puis, le projet va encore plus vers l'international : Dmitri est déjà en contact avec les organisateurs du Grand-Prix dans d'autres pays. Les artistes du monde entier sont les bienvenus !

Mots-clés : Formule 1, Sochi, François Cevert, exposition artistique

→ tikhomirova.daria@gmail.com

[instagramm @f1_art_gallery](#)



Okeg Kalaitanov. Litosova Natalia. Ivan Pashentsev. Inga Keren

Les lapbooks: un outil ludique pour apprendre et mémoriser

«Il faut prendre en compte «l'impact de la révolution des intelligences», et privilégier les «compétences du XXIe siècle»: non plus, par exemple, mémoriser et calculer (ce que les machines font mieux que nous), mais créer et coopérer.»



NATALIA KUCHERENKO
Enseignante
Université
d'État de Saint-
Pétersbourg
(Russie)

Origines

Cet outil s'inscrit dans la droite lignée de la pédagogie de Maria Montessori dont la maxime était « Aide-moi à faire tout seul » et pour qui il était très important d'allier travail intellectuel et travail manuel pour faciliter les apprentissages.

Une fois construit, le lapbook rend les enfants acteurs de leurs découvertes, car ils doivent agir (feuilleter, tirer, déplier, tourner, décoller, etc.) pour découvrir des informations sur un sujet. Ils sont donc moins « passifs » que devant un simple livre.



Qu'est-ce que c'est ?

Un lapbook est un dossier thématique regroupant des informations sous forme d'images, de dessins, de tableaux et d'écrits. Il constitue une sorte de « résumé » du sujet abordé ou étudié.

Un cahier de connaissances interactif.

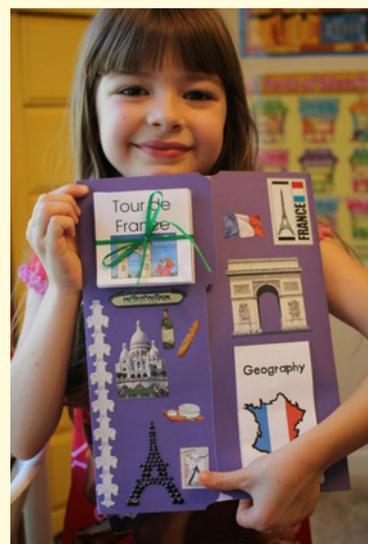
Un outil entre l'exposé et le scrapbooking.

Appelé « livre objet », c'est un dossier décoré et personnalisé à destination des enfants.

Les informations y sont mises en forme par différents moyens mobiles que l'enfant organise :

- les formes s'ouvrent
- des accordéons se déplient
- des roues tournent
- des pochettes de cartes s'emboîtent

Le lapbook est donc un support, à la fois esthétique et pédagogique, qui permet de garder une trace des apprentissages des enfants de manière ludique et attrayante.

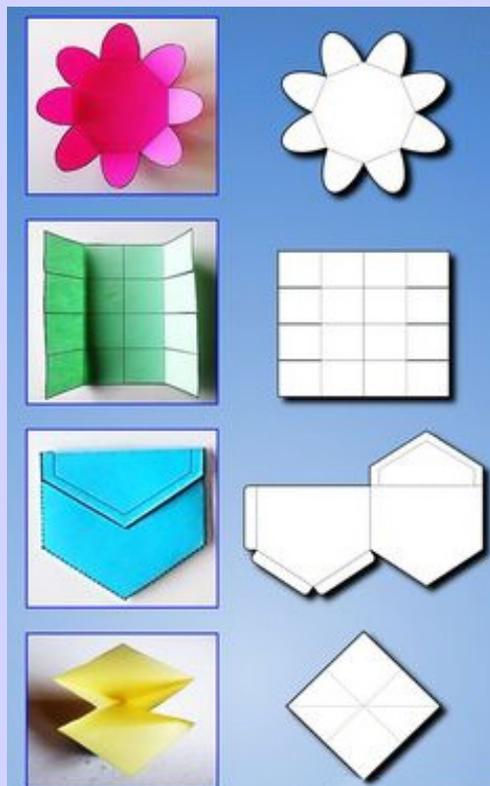


Caractéristiques

Ce dossier, qui peut prendre la forme d'une pochette ou encore d'une feuille A4 ou A3 pliée en deux, regroupe des informations sur un sujet précis : saisons, activités scolaires, sports, maison etc.

Ces informations sont présentées et organisées de manière ludique, par exemple :

- de petits livrets de différentes formes à feuilleter et / ou à déplier ;
- des pochettes et / ou des enveloppes contenant, par exemple, des fiches récapitulatives, des lettres pour reconstituer des mots, ou encore des mots de vocabulaire à définir ;
- des volets à rabattre ;
- des post-it à coller et à décoller
- des cartes ;
- des accordéons ;
- des disques à tourner ;
- des illustrations, des dessins, etc.



Avantages

C'est un support que l'on a envie de conserver, afin de pouvoir le feuilleter au gré de ses envies et de ses besoins.

Les enfants manipulent, découpent, collent, plient, dessinent, colorient... et fabriquent un objet dont ils sont fiers, car ils l'ont fait eux-mêmes.

Parce qu'ils ont réalisé une activité de bricolage extrêmement motivante et enthousiasmante, les notions s'ancrent mieux dans leur mémoire, car ils ont pris du plaisir à fabriquer leur lapbook.



Un outil génial pour apprendre à:

- hiérarchiser
- synthétiser
- trouver les informations les plus importantes

Un moyen de:

- s'exprimer
- réviser
- mémoriser
- créer

Quel est le matériel nécessaire pour réaliser un lapbook ?

- paire de ciseaux
- colle, ruban adhésif
- agrafeuse
- rubans
- papier blanc ou/et de couleur
- papier cartonné pour réaliser le support du lapbook
- crayons de couleur, feutres, stylo



Étapes de réalisation

- Choisir un thème
- Créer une carte mentale (dégager des sous-thèmes)
- Trouver des supports (chemise cartonnée)
- Mobiliser de l'imagination, de la créativité, de la personnalité.

Le site pour découvrir les modèles <https://www.homeschoolshare.com/lapbook-templates.php>

LES LAPBOOKS EN COURS DE FLE: UNE ACTIVITÉ ÉMOTIONNELLEMENT COLORÉE



Maria Okuneva, enseignante à Saint-Petersbourg: Nous avons fait des lapbooks avec des élèves de 5e et 6e. Les enfants étaient ravis de ce travail! Ils l'ont fait avec plaisir. Je l'ai donné à la fin de l'étude du sujet. J'ai particulièrement aimé faire des lapbooks sur le thème « Magasins ». Il n'y avait pas que de la grammaire, mais aussi des produits alimentaires. Quelqu'un a apporté de l'argent bricolé en carton et des cartes de crédit, et à la fin nous avons joué au magasin, en composant des dialogues. Ainsi, le lapbook peut être utilisé comme matériau pour travailler l'expression orale.

Un autre intérêt du lapbook est que les élèves les plus faibles se mobilisent et se sentent plus sûrs d'eux, et cela permet de donner de bonnes notes, de les motiver. « La langue est de la créativité, donc on peut se montrer en classe. »



Nikonova Alexandra, enseignante à Saint-Petersbourg : « En travaillant avec des lapbooks à mes cours de français avec les plus jeunes élèves, et des élèves des classes des 5e-7e, j'ai remarqué que dans la plupart accros aux gadgets et aux jeux vidéo, les enfants ouvrent à nouveau la possibilité de réaliser leur potentiel créatif - ils découpent, collent, remplissent et décorent des lapbooks avec plaisir. A l'aide de cette technique, l'information est mieux mémorisée, car elle est émotionnellement colorée et réalisée en toute autonomie.

Le lapbook est une forme spéciale d'organisation du matériel éducatif, un excellent manuel, dont les informations sont systématiquement de manière logique, colorée et concise, ce qui est particulièrement apprécié par les écoliers. Cette méthode de structuration du matériau est particulièrement adaptée aux

visuels et aux kinesthésiques.

En effet, la création d'un lapbook de qualité est précédée par le travail scrupuleux de l'enseignant : il faut beaucoup de temps pour créer la mise en page et préparer les détails, mais tout cela passe au second plan lorsque vous voyez l'intérêt dans les yeux des enfants et le résultat de cette activité de coopération. Même si le schéma est proposé par l'enseignant, les lapbooks sont différents et reflètent étonnamment la personnalité de chaque enfant.

Mots-clés : FLE, la langue française, didactique, enseignement, lapbook, création, jeu éducatif

Préparé par
Natalia Kucherenko

→ n.kucherenko@spbu.ru



Séminaire de formation continue des professeurs de français du secondaire et des futurs professeurs de français
« Questions actuelles de l'enseignement du français langue étrangère » (Saint-Petersbourg)



Créé en 1949 sur les ruines des remparts d'une forteresse médiévale à 429 mètres au-dessus de la Méditerranée, le jardin d'Èze initialement consacré aux plantes exotiques est devenu, avec entre autres, l'installation des sculptures de Jean-Philippe Richard. Indissociables du lieu, elles en sont devenues l'âme, leur présence se fondant dans le paysage, elles participent à la découverte du parc, incitant à la flânerie et à la méditation...

SALUT ! ÇA VA ?

OCTOBRE 2020 N 3 (59)

D'après artcotedazur.fr